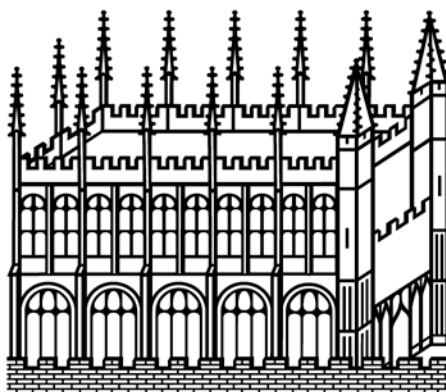




Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

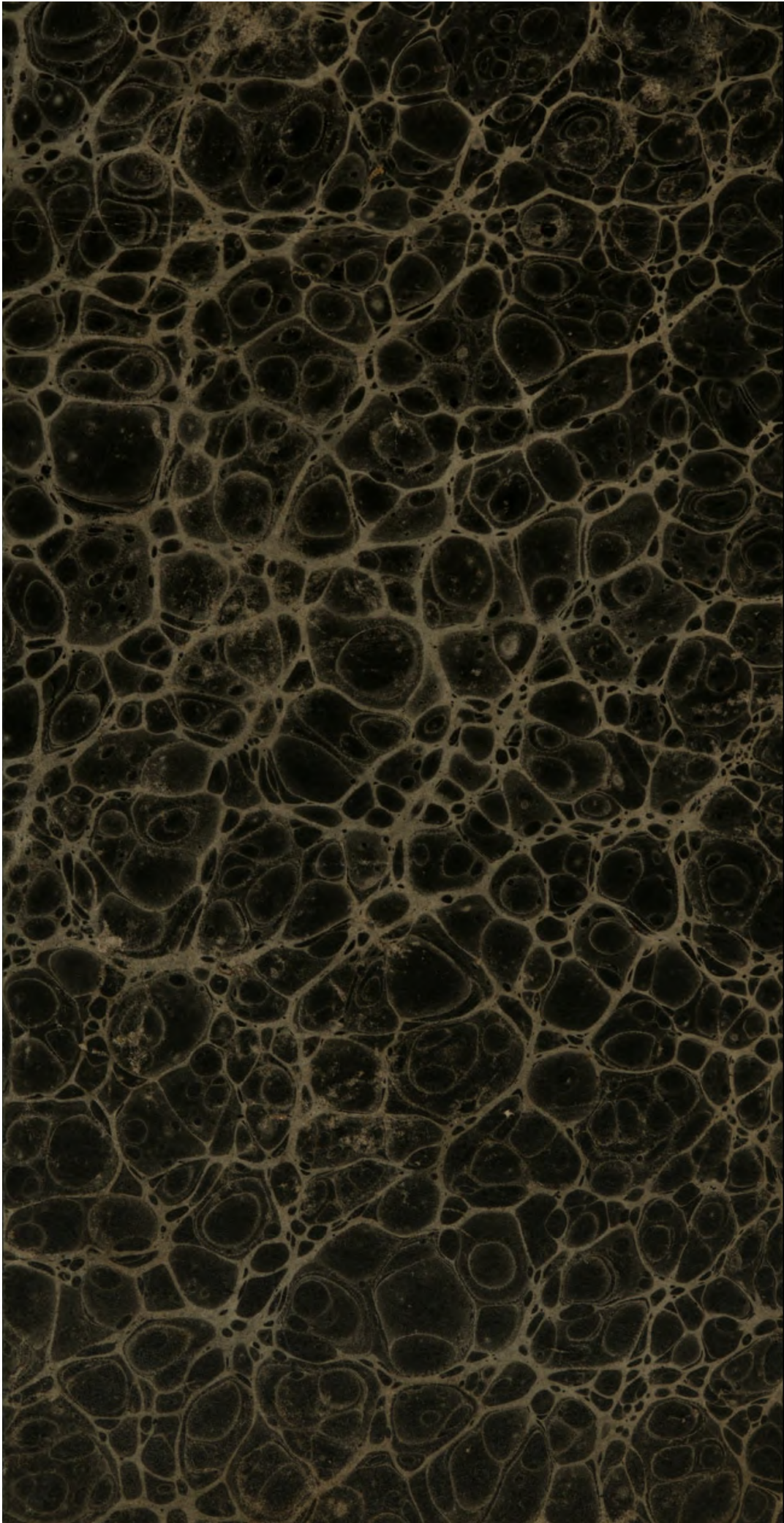
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet Fr. III B. 528



LA PRISON MILITAIRE,
OU
LES TROIS PRISONNIERS,
COMÉDIE EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

PAR M. EMMANUEL DUPATY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
Louvois, le 29 Messidor an 11.

DEUXIÈME ÉDITION.

~~~~~  
*Prix, 2 francs 40 centimes.*  
~~~~~

IMPRIMERIE DE BERTRAND - POTTIER.

A PARIS,
CHEZ M^{me} MASSON, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCHELLE, N° 8.

M. DCCC. XII.



A M. J^h CAFFARELLY,

Conseiller d'État, Comte de l'Empire, Officier de la
Légion d'Honneur, ancien Préfet maritime du
port de Brest, etc.

FAIBLE jouët de la fortune,
Entraîné, jeune encor, sur l'humide élément,
Après avoir servi, l'honneur, Mars et Neptune,
Et sous nos pavillons, combattu vaillamment,
À regret j'avais fui le rivage armorique,
Et quitté les combats pour les jeux du Portique.
Mais quels lieux sont exempts des atteintes du sort !
Ainsi que l'Océan le Pinde a ses orages ;
Le Permesse est fameux par de fréquens naufrages,
Et je revins bientôt me briser sur ce bord,
Où d'un génie actif et d'une main habile,
Ministre renommé du plus grand des héros,
Je vous vis rétablir l'honneur de ces vaisseaux
Qu'ont illustré jadis, et *Jean-Bart* et *Tourville* !

Combien dans mon malheur, j'ai dû bénir le sort !
Naufrager près de vous, c'est presque entrer au port !
Par vos soins généreux, recueilli sur la plage,
Pour m'acquitter d'un vœu formé sur le rivage,
Souffrez qu'en ma *Prison*, je vous dresse un **AUTEL**,
Qui, de mes sentimens, atteste la constance,
Et que des chastes sœurs le burin immortel,
Pour jamais le consacre à la RECONNAISSANCE !

EMMANUEL DUPATY.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DERFORT, Gouverneur de la ville de Boston.	{ M. DORSAN. M. MARS.
FOLLEVILLE, son fils, officier de troupes légères.	{ M. BARBIER. M.
EDMOND, son neveu, capitaine de cavalerie.	M. CLOZEL.
GERMAIN, valet d'Edmond.	M. ARMAND.
SOPHIE DE MERVILLE, jeune veuve française.	M ^{lle} DELILLE.
BELACCUEIL, sergent invalide, jambe de bois, concierge de la prison de Boston.	{ M. PICARD. M. PERROUD. M. CHAZEL.
FANCHETTE, sa fille, âgée de 17 ans.	M ^{lle} FLEURY.
GEORGES, soldat de la garnison, amoureux de Fanchette.	{ M. PICARD jeune. M. PÉLICIER.
LA TULIPE, autre soldat du même corps.	
UN OFFICIER de la garnison, mais d'un autre corps que le capitaine Edmond.	
UN CAPORAL du même corps que l'officier.	
JOLICOEUR, sergent de marine.	M. WALVILLE.
SOLDATS du corps de Georges.	

La scène se passe dans la prison militaire de Boston,
pendant la guerre d'Amérique.

Nota. L'acteur qui tient la droite des acteurs est nommé le
premier, ainsi de suite.

LA PRISON MILITAIRE,

ou

LES TROIS PRISONNIERS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle obscure ; la porte d'entrée dans le fond ; deux portes à droite et deux portes à gauche, donnant dans les chambres des prisonniers ; une lampe achève de brûler sur une table. — Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, FANCHETTE, *entrent.*

FANCHETTE.

ENFIN, mon cher Georges, te voilà donc aujourd'hui de garde à la prison ?

GEORGES.

Oui, ma bonne petite Fanchette, et je voudrais pouvoir choisir toujours ce poste-là : je t'y vois.

FANCHETTE.

Oh ! c'est bon, c'est bon ! — Nous aurons bien le tems de causer, de nous dire que nous nous aimons.

GEORGES.

C'est charmant ! — Allons, voilà déjà ton père.

FANCHETTE.

Oh ! mon dieu ! si ça commence comme ça, nous ne pourrons pas seulement nous dire deux mots.

SCÈNE II.

GEORGES, BELACCUEIL, FANCHETTE.

BELACCUEIL.

EH bien! que faites-vous là, Fanchette? descendez. — Vous aimez Georges; c'est bien : vous me l'avez dit, c'est encore mieux! Georges est un honnête garçon, c'est beaucoup; mais il n'est que soldat, ce n'est pas assez; je ne veux point que ma fille déroge. Les mariages d'amour ont leur agrément pour les enfans, je le sais; mais cela ne suffit pas pour les pères; et quand il aura l'honneur d'être sergent comme moi... nous pourrions songer à faire un mariage de convenance. — Allez.

FANCHETTE.

Mais vous savez bien, mon père, que vous n'avez été fait sergent qu'à soixante ans passés; et s'il faut attendre que Georges en ait autant...

BELACCUEIL.

Paix! mademoiselle.... En tems de guerre les grades viennent plus vite qu'on ne pense; il ne faut qu'une rencontre heureuse! une balle! un boulet! les autres vous font place, on fait place à d'autres....

FANCHETTE, *revenant*.

Mon père, est-ce qu'il ne suffirait pas qu'il fût caporal?

BELACCUEIL.

Non, mademoiselle, sergent.... ayez donc un peu de fierté, s'il vous plaît : songez à qui vous appartenez.... (*montrant les galons de sa manche.*) Et ne perdez jamais cela de vue.....

FANCHETTE, *s'en allant*.

Oh! mon dieu! mon dieu! nous serons bien mariés dans cent ans.

SCÈNE III.

GEORGES, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

POUR toi, mon ami, que ce retard ne te chagrine pas.... J'ai toujours su te distinguer parmi les soldats de la garnison française qui se trouve à Boston; tu sais lire, écrire; tu passes

pour avoir de l'esprit, du courage et de l'adresse : voilà des rapports entre nous, qui me font désirer ton alliance; ainsi, continue. De la conduite, de la bravoure, tâche de te faire emporter une jambe ou deux à la première affaire, et tu feras ton chemin, c'est moi qui te le dis!.... moi, qui n'en ai perdu qu'une, tu vois où cela m'a conduit; le galon sur la manche, la plaque sur la poitrine, et pour le reste de la guerre, une retraite honnête dans la prison de Boston, dont j'ai l'honneur d'être le commandant.

GEORGES.

C'est-à-dire, le concierge.

BELACCUEIL.

Comme tu voudras; c'est toujours un commandement.

GEORGES.

Charmante retraite, une prison!

BELACCUEIL.

Prison militaire, mon ami, prison militaire! on peut y entrer sans laisser l'honneur à la porte, en sortir sans aller le perdre.

GEORGES.

Avez-vous beaucoup de prisonniers?

BELACCUEIL.

Un seul dans ce moment-ci : mais un officier, un capitaine; le capitaine Edmond, neveu du gouverneur de la ville : oui, mon ami, rien que cela! j'ai l'avantage de le posséder depuis hier sous mes verroux, par ordre très-expres de monsieur le gouverneur.

GEORGES.

Eh! pourquoi l'a-t-on fait mettre ici?

BELACCUEIL.

Je n'en sais rien. La consigne est de garder un prisonnier, sans être obligé de savoir pourquoi on le garde; en conséquence, je le garde, et voilà tout. Du reste, il fait déjà grand jour, emporte cette lampe. Regarde l'ennemi de près, ma fille de loin, sois amoureux si tu le veux, brave toujours, sergent quand tu pourras, et ma fille est à toi; sinon... prends ton parti, je ne t'en dis pas davantage. Demi-tour à droite en avant, marche! et retourne à ton poste!

GEORGES.

J'y vais : (*à part.*) le capitaine Edmond m'a sauvé la vie dans la dernière bataille contre les Anglais... Que je serais

heureux si je trouvais l'occasion de l'obliger! (*Il emporte la lampe, et sort.*)

SCÈNE IV.

BELACCUEIL *seul.*

J'AI fini ma tournée du matin, rien ne cloche; et depuis que je commande, ici je puis dire, sans me vanter, que tout y marche de la façon la plus régulière!... Ah! voilà le capitaine! toujours gai, chantant ses amours dès le matin. (*Edmond sort de la première porte à gauche, en redingotte blanche, un bonnet de police, tenant une guitare qu'il pose en entrant.*)

SCÈNE V.

BELACCUEIL, EDMOND.

EDMOND.

EH! bonjour, mon ami, l'on se réveille de bonne heure en prison, et je viens te rendre mes devoirs.

BELACCUEIL.

Eh bien, capitaine, que dites-vous des arrêts, ce matin?

EDMOND.

Ma foi, je dis que, si les supérieurs qui nous y mettent se souvenaient d'y avoir été mis quelquefois, ils prendraient garde à nous y envoyer sans motifs.

BELACCUEIL.

Voilà bien comme raisonnent tous nos prisonniers! depuis que j'ai le département de cette prison, je n'en vois pas un qui ne me jure ses grands dieux, que l'on a eu tort de le faire arrêter.

EDMOND.

Mon ami, tu connais mon oncle; c'est un homme sévère, opiniâtre, absolu dans ses volontés, que la résistance irrite.

BELACCUEIL.

Ne se connaissant plus dès qu'il est en colère: dame, j'en sais quelque chose, et je ne le vois pas sans trembler, moi qui, sans me vanter, en ai fait trembler plus d'un.

EDMOND.

Avec un tel caractère, on peut se tromper quelquefois. Du

reste, pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop long-tems, cette captivité n'a rien de bien pénible à mes yeux. J'aurai le tems de réfléchir, de mûrir mes idées, mes plans, mes projets.

BELACCUEIL.

Je voudrais savoir si le prisonnier que nous attendons, prendra sa captivité d'une manière aussi gaie.

EDMOND.

Comment! je vais avoir un compagnon d'infortune?

BELACCUEIL.

Il doit arriver ce soir.

EDMOND.

Serait-ce quelque officier de la garnison?

BELACCUEIL.

Votre futur compagnon n'est point de la garnison; c'est un jeune officier que l'on amène de France.

EDMOND.

Sais-tu pour quel motif on l'amène de si loin dans cette colonie?

BELACCUEIL, *d'un air de confidence.*

Je puis vous confier, sous le secret, ce qu'on en dit.

EDMOND.

Eh bien! qu'en dit-on?

BELACCUEIL, *de même.*

L'on dit... qu'on n'en sait rien.

EDMOND.

N'importe! il est malheureux, je brûle de le voir, de lui faire, en ma qualité de premier venu, les honneurs de cette charmante habitation.

BELACCUEIL.

Tâchez, en l'attendant, de ne pas trop vous ennuyer.

EDMOND.

M'ennuyer? moi, mon ami, jamais! l'ennui n'est que pour les sots qui n'ont rien dans la tête, ou les indifférens qui n'ont rien dans le cœur. Et puis n'ai-je pas apporté dans cet affreux séjour quelques talens aimables, compagnie charmante, dont les ordres les plus sévères ne peuvent nous séparer. N'ai-je pas, dans ce nouveau Parnasse, composé déjà de la musique, une romance? je te l'ai chantée.

BELACCUEIL.

Oui, capitaine; elle m'a touché, vrai!

LA PRISON

EDMOND.

Grâce aux pinceaux que j'eus la précaution d'apporter ! grâce au petit miroir que tu m'as prêté, n'ai-je pas dès hier commencé mon portrait ! tu l'as vu ?

BELACCUEIL.

Fort ressemblant, capitaine. (*à part.*) Oh ! si j'osais lui proposer de me peindre aussi !

EDMOND.

Tu vois qu'avec les arts, une conscience pure, un geolier aimable, l'amitié, l'amour, le compagnon que j'attends, et l'espoir de voir bientôt la porte ouverte, je puis encore ici défier de plaisir, de tranquillité, de bonheur et de gaieté, ceux qui m'ont joué le tour de me faire enfermer.

BELACCUEIL.

Dans le fait, vous êtes gai comme quelqu'un qui va sortir.

EDMOND.

Ah ! c'est que je ne fais que d'entrer ; mais à propos, lorsque ce portrait sera fini, tu pourras le faire parvenir.

BELACCUEIL.

A la bien-aimée, j'en suis sûr ?

EDMOND.

A qui donc ?

BELACCUEIL.

Il faudra, capitaine, que vous me fassiez à votre tour un grand plaisir.

EDMOND.

Tout ce que tu voudras.

BELACCUEIL.

Comptez donc sur moi, capitaine. Strict à la consigne, exact au devoir, c'est ma règle ; mais quand la consigne ne le défend pas, obliger ceux que je garde, c'est un second devoir que me dicte mon cœur. Tel sont les principes de Belaccueil ;... et plus vous lui donnerez d'occasions de vous obliger, sans se compromettre, et plus vous le verrez satisfait.

EDMOND.

Je te remercie, mon ami. Je cours achever le portrait... un portrait, des vers, une romance ! oh ! ma Sophie ! tu sauras bientôt que, privé de te voir, je ne me suis occupé que de toi.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE VI.

BELACCUEIL *seul*.

C'EST décidé, quand il aura fini sa figure, je lui demanderai la mienne; il est charmant le capitaine, et je suis vraiment fâché qu'il soit arrêté sans le mériter... lorsque tant de coquins qui le... chut! voici le gouverneur.

SCÈNE VII.

DERFORT, BELACCUEIL.

DERFORT.

FAIS venir mon neveu.

BELACCUEIL, *avec une importance respectueuse*.J'y vais, M. le gouverneur. (*Il entre chez Edmond.*)

SCÈNE VIII.

DERFORT *seul*.

QUELLE position! je vois cette femme, sans lui parler à la vérité, mais elle me plaît; tout ce que l'on m'en a dit m'a charmé; je fais le projet de parvenir auprès d'elle, de lui offrir ma fortune, mon cœur et ma main. Elle est parente du général; elle a, dit-on, le plus grand crédit auprès de lui; cette union peut contribuer à m'avancer encore, me conduire à de nouveaux honneurs. Je la désire ardemment, et sur le point de me présenter, j'apprends que mon neveu m'a devancé, qu'il l'aime, qu'il la voit... Comment! un simple officier, sans réputation, l'emporterait sur moi... non, morbleu... je ne le souffrirai pas. — J'ai déjà su profiter d'un léger retard dans le service, pour le faire mettre aux arrêts; je ne puis cependant l'y retenir éternellement; le misérable ne me donne par malheur que des motifs de satisfaction. N'importe: je le dédommagerai, je l'avancerai, mais je saurai mettre ordre à cet amour, et terminer d'avance une rivalité dans laquelle ses grâces, sa jeunesse et son esprit, lui donneraient trop d'avantage.

SCÈNE IX.

DERFORT, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

GOUVENEUR, le capitaine va venir, il achevait son portrait.

DERFORT, *à part*.

Pour elle, j'en suis sûr, pour elle!

BELACCUEIL, *s'approchant*.

Que de talens, gouverneur!... vous avez dans ce jeune homme un rival... (*mouvement de Derfort.*) Oui, gouverneur, un rival en fait de gloire, de bravoure, d'amabilité, d'esprit; à la guerre, comme auprès des femmes, c'est un jeune homme fait pour aller à tout; c'est moi qui vous le dis.

DERFORT, *en colère*.

Retire-toi.

BELACCUEIL, *reculant*.

Bien volontiers, M. le gouverneur. (*Il sort.*)

DERFORT *seul*.

Le voici : dissimulons, et tâchons de savoir à quel point il en était avec elle, quand je l'en ai séparé.

SCÈNE X.

DERFORT, EDMOND, *en uniforme*.

EDMOND.

EH! quoi, mon cher oncle, vous avez la bonté de venir me visiter ici même? Pardon, si je vous reçois si mal; l'appartement n'est pas tout-à-fait de mon goût, et vous auriez pu, entre nous, me le choisir un peu plus gai. — Mais, à propos, vous venez sans doute m'apprendre pour quel motif vous m'avez fait arrêter?

DERFORT, *sévèrement*.

On se plaint de votre service, monsieur.

EDMOND.

Cependant, mon oncle, jamais compagnie ne fut mieux tenue; jamais officier ne fut plus exact.

DERFORT, *avec douceur.*

Eh bien! mon ami, je veux croire que l'on m'a trompé, j'avoue mes torts envers toi, je viens moi-même ici pour les réparer; je veux contribuer à ton bonheur, à ton avancement.

EDMOND.

Que vous êtes bon!

DERFORT.

Le général m'a chargé de choisir un officier intelligent pour porter en France la nouvelle de nos derniers succès; je t'ai nommé.

EDMOND.

Quoi, mon oncle, vous voulez que je vous quitte? vous connaissez mon attachement pour vous?

DERFORT.

Oui, mon ami, je connais ton attachement; mais je ne veux pas que ta tendresse pour moi soit un obstacle...

EDMOND.

Ah! mon oncle, je vous aime certainement beaucoup; mais il est encore d'autres nœuds... des nœuds sacrés qui m'enchaînent ici pour jamais; j'aime avec ivresse une femme adorable, charmante, que j'ai aperçue, pour la première fois, à la fête que vous donnâtes lorsque vous prîtes le commandement de cette ville.

DERFORT, *piqué.*

C'est moi qui vous ai fait faire connaissance?

EDMOND, *vivement.*

Vous-même! ah! vous avez eu tant de part à la naissance de cet amour, que vous ne pouvez vous empêcher d'y prendre quelque intérêt.

DERFORT.

J'y prends déjà le plus grand intérêt. (*à part.*) J'enrage!

EDMOND, *vivement.*

Ah! voilà bien votre cœur, votre sensibilité!... Son premier regard m'enivra; je sus bientôt qu'elle était Française, veuve d'un ancien officier; qu'elle s'appelait Sophie de Merville; qu'une suite d'événements l'avait amenée dans cette ville.

DERFORT.

Je crois la connaître.

EDMOND.

Convendez qu'on ne peut la voir sans l'aimer?

LA PRISON

DERFORT.

Oui, j'en conviens.

EDMOND.

Belle, jeune et sage, elle offre à la fois, au cœur, aux sens, à l'esprit, un assemblage enchanteur de vivacité, d'enjouement, de sensibilité, de malice et de grâces!... C'est un son de voix qui pénètre, un regard, des manières!... Quels traits! quel bras! quelle jolie main! posséder tout cela ne vous paraîtrait-il pas charmant?

DERFORT, *d'un air contraint.*

En effet.

EDMOND.

Je puis vous assurer que c'est délicieux.

DERFORT, *avec dépit.*

Vous avez donc été reçu chez elle?

EDMOND, *étourdi.*

Grâce à vous, cher oncle, grâce à vous! dès que l'on sut que j'étais votre neveu, le neveu d'un homme aussi distingué, l'on s'empessa de me recevoir, de m'accueillir. C'est à vos victoires que j'ai dû mes premiers succès.

DERFORT.

Eh bien! c'est charmant!

EDMOND.

Charmant! tenez, mon oncle, asseyons-nous, pour en causer plus à notre aise.

DERFORT.

C'est inutile. Eh bien! vous osâtes risquer l'aveu de vos sentiments?

EDMOND.

Dès le premier jour.

DERFORT.

Eh! que répondit-elle?

EDMOND.

Comme toutes les femmes répondent d'abord : elle se fâcha, me menaça de ne plus me recevoir, me disant que c'était sacrifier sa réputation.

DERFORT, *vivement.*

Tu vois bien qu'elle ne t'aimait pas. Une femme, quand elle aime, sacrifie tout.

EDMOND, *en confidence.*

Eh bien! elle a tout sacrifié.

DERFORT.
Tout, monsieur?

EDMOND.
C'est-à-dire...

DERFORT, *à part*.
Ah!

EDMOND.
Enfin je persévérerai, si bien que de sa bouche adorée s'échappa bientôt ce mot chéri, ce mot charmant : *je vous aime!* Elle m'adore! ah! félicitez-moi!

DERFORT.
Vous avez là, mon ami, beaucoup de présomption : souvent il y a bien loin de l'aveu d'une femme, à...

EDMOND, *froidement*.
Vous voulez donc que je vous dise tout?

DERFORT.
Eh! oui; dis-moi tout.

EDMOND.
Je n'ai pas besoin de vous recommander le plus grand secret.

DERFORT.
Eh! non, non.

EDMOND.
Apprenez donc qu'avant-hier soir...

DERFORT, *à part*.
Pourquoi ne l'avais-je pas fait arrêter le matin?

EDMOND.
Elle a cédé...

DERFORT.
Elle a cédé! à quoi?

EDMOND.
A tous mes raisonnemens. J'ai obtenu...
(*Il regarde de tous côtés.*)

DERFORT.
Personne. Qu'as-tu obtenu?

EDMOND.
Qu'elle me permettrait de vous parler de mon amour et de sa tendresse pour moi.

DERFORT.
Et c'est là tout?

LA PRISON

EDMOND.

Non pas ! Hier matin , précisément une heure avant d'être conduit ici... ah ! si vous saviez !... permettez que j'en reste là.

DERFORT.

(*à part.*) Je suis au supplice ! (*haut.*) Achève donc ?

EDMOND.

J'en aurais peut-être davantage à vous apprendre, mais vous m'avez envoyé chercher comme j'allais me rendre au plus charmant rendez-vous.

DERFORT, *à part.*

Je respire !

EDMOND.

Maintenant, je vous le demande à vous, mon oncle, qui n'êtes plus dans l'âge des passions ; abandonneriez-vous cette femme et l'espoir d'un bonheur assuré, pour le chimérique avantage que vous me proposez ?

DERFORT, *sèchement.*

J'en suis fâché, les ordres sont donnés.

EDMOND.

Songez que je suis aimé de cette femme ?

DERFORT, *ironiquement.*

Alors, tu n'as rien à craindre de l'absence, elle te gardera son cœur !... et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai de vives inquiétudes au sujet de Folleville, mon fils ; un détachement du corps où il sert est arrivé dans cette colonie, il y a quelque tems ; mon fils ne l'a pas suivi, j'en ignore la cause. Ce détachement s'étant éloigné, je n'ai pu m'en informer. Tu me tireras d'inquiétude ; à ton arrivée, tu m'éciras.

EDMOND.

Il faut espérer que vous en aurez bientôt des nouvelles satisfaisantes... je vous ferais attendre trop long-tems. Permettez que je ne profite point de vos bontés ; j'y suis décidé.

DERFORT, *en colère.*

Je ne dois point écouter de semblables extravagances ; il est de votre intérêt, de mon devoir... vous partirez, monsieur, vous...

EDMOND, *allant vers la porte.*

Chut ! j'ai cru entendre...

DERFORT.

Quoi, monsieur ?

EDMOND.

Le son de sa voix!... c'est elle!

DERFORT, *le ramenant.*

Eh! non, monsieur, vous n'avez rien entendu : votre imagination exaltée vous fait croire... et puisque la raison ne peut rien sur votre esprit, vous ne sortirez d'ici que pour être conduit à bord du bâtiment qui doit vous emmener.

EDMOND.

Ah! mon oncle, que je puisse au moins la voir!

DERFORT, *doucement.*

Non, mon ami, non, vous ne la verrez point. Je veux vous épargner les chagrins d'une séparation douloureuse...

EDMOND, *avec force.*

Vous me refusez tout; eh bien! je n'accorde rien! Je vais me démettre de ma compagnie entre les mains du général; je serai libre alors, malgré vous. Je renonce à vos biens, à tout avancement à la carrière même que je suis!... Faites maintenant ce qu'il vous plaira.

DERFORT, *appelant.*

Sergent?

SCÈNE XI.

DERFORT, BELACCUEIL, EDMOND.

BELACCUEIL, *un peu en arrière.*

GOUVERNEUR?

DERFORT.

Vous retiendrez ici le prisonnier, vous ne le perdrez pas de vue tant que durera son agitation, vous ne laisserez pénétrer personne, et vous veillerez à ce qu'il n'écrive et ne reçoive aucune lettre.

EDMOND, *à part.*

Me défendre même d'écrire.

BELACCUEIL, *bas à Derfort.*

Il vient justement de se présenter pour le capitaine une femme, jeune et jolie comme les amours, à ce que m'a dit le factionnaire, car je ne l'ai pas vue.

DERFORT, *à part.*

C'est elle sans doute. Il avait raison.

LA PRISON

BELACCUEIL, *bas.*

On a refusé de la laisser entrer ; mais elle a remis cette lettre pour le prisonnier. (*Il lui remet la lettre en cachette.*)

DERFORT *la prend.*

Donne : (*allant vers Edmond.*) adieu, monsieur, je reviendrai savoir votre dernière résolution, quand la fougue de votre passion, calmée par une réflexion salutaire, vous aura laissé le pouvoir de sentir l'extravagance que vous prétendez commettre. (*Il sort, emportant la lettre.*)

SCÈNE XII.

BELACCUEIL, EDMOND.

EDMOND, *à part.*

QUE faire ? Il ne me reste donc à déployer contre sa tyrannie que le courage de la patience, ou les efforts impuissans d'une rage inutile.

BELACCUEIL, *revenant de conduire le gouverneur à la porte.*

Il faut cependant, capitaine, que vous ne m'ayez pas tout dit : le gouverneur est un homme juste, honnête ; il m'a donné ma place ; incapable par conséquent...

EDMOND, *vivement.*

Mon ami, je n'ai plus d'espoir qu'en toi : tu m'as promis de me rendre service ?

BELACCUEIL, *de l'air le plus empressé.*

Capitaine, ordonnez, parlez, je vole.

EDMOND, *enchanté.*

Il faut sur-le-champ faire parvenir une lettre.

BELACCUEIL.

Capitaine, la consigne me défend de laisser passer aucune lettre ; (*vivement.*) mais demandez autre chose, et vous me verrez aussitôt...

EDMOND.

Mon ami, j'ai cru tout à l'heure entendre... peut-être est-elle en bas... si tu pouvais laisser entrer...

BELACCUEIL.

Capitaine, la consigne défend de laisser entrer personne. (*vivement.*) Demandez encore autre chose, et vous me verrez éternellement empressé...

EDMOND.

Je n'obtiendrai donc rien ?

BELACCUEIL.

Parlez, parlez, capitaine, je brûle de vous obliger.

EDMOND.

Retire-toi ; va-t-en.

BELACCUEIL.

Vous me désespérez, capitaine : cette chienne de consigne me défend encore de vous laisser seul, tant que durera cette agitation ; mais excepté cela, je vous le dis, les larmes aux yeux, capitaine ! je donnerais la jambe qui me reste pour vous être utile.

EDMOND.

Laisse-moi tranquille.

BELACCUEIL.

Enfin, voilà, capitaine, quelque chose que je puis faire sans me compromettre : je me retire dans un coin, je vous laisse tranquille, et je vous observe toujours, en vertu de l'article qui défend de vous perdre de vue. (*Il recule, en parlant, sans cesser de fixer le capitaine, et s'assied au bout du théâtre, à droite*)

EDMOND, *à part*.

Comment le toucher ? à son âge, avec une jambe de bois, une figure pareille, on ne sait plus ce que c'est que l'amour... Allons, la force ici ne peut rien... au plus fin maintenant... Cette idée m'électrise et me fera peut-être trouver quelque moyen de prévenir Sophie de ma position. Cherchons, réfléchissons, et reprenons mon air gai pour mieux le tromper.

(*Il se retourne gaiement vers Belaccueil.*)

BELACCUEIL, *à part, se levant*.

Il me paraît un peu plus calme, et c'est, je crois, le moment de lui parler de mon portrait.

EDMOND, *à part*.

Je crois qu'il vient à moi.

BELACCUEIL.

Capitaine, votre position me touche véritablement.

EDMOND.

Tu te laisses donc attendrir ?

BELACCUEIL.

Oui, capitaine, et je veux vous donner un moyen de vous consoler.

EDMOND.

Tu vas me laisser écrire?

BELACCUEIL.

Non, capitaine.

EDMOND.

Tu vas laisser entrer?

BELACCUEIL.

Vous n'y êtes pas.

EDMOND.

Eh bien! parle, mon ami, parle donc?

BELACCUEIL.

Votre portrait est, je crois, fini?

EDMOND.

Ah! je devine. Tu vas te charger de le faire parvenir à celle que j'aime... Que de bontés! que je...

BELACCUEIL.

Ce n'est pas cela du tout.

EDMOND.

Eh! quoi donc?

BELACCUEIL.

Capitaine, regardez-moi bien.

EDMOND.

Je te regarde. Après?

BELACCUEIL.

Comment trouvez-vous ma figure?

EDMOND.

Superbe, mon ami, superbe pour un geolier : ensuite?

BELACCUEIL.

Croyez-vous que je sois facile à peindre?

EDMOND.

Sans doute ; mais qu'importe ?

BELACCUEIL, *mystérieusement.*

Pendant que nous sommes seuls...

EDMOND.

Eh bien?

BELACCUEIL.

Il faut, pour vous désennuyer, vous amuser à peindre ma figure.

EDMOND.

Quoi! c'est là le moyen?

BELACCUEIL.

Oui, capitaine, ... le moyen d'oublier ce qui vous chagrine, en vous occupant d'une manière agréable.

EDMOND.

Va-t-en à tous les diables!

BELACCUEIL.

Voilà mon portrait flambé!

EDMOND, *à part.*

Mais voyons donc un peu... si je pouvais, sous le prétexte de faire ce portrait, l'écarter quelques instans pour écrire; essayons... (*haut.*) Mon ami, j'ai réfléchi, dans le fait, ta figure me revient beaucoup : je serai charmé de peindre un brave homme comme toi.

BELACCUEIL, *prenant Edmond par le bras.*

Profitons de l'enthousiasme, et passons tout de suite dans votre chambre.

EDMOND, *le retenant.*

Non, mon ami, le jour est ici mille fois plus beau; entre chez moi, transporte la table, les pinceaux, et va doucement.

BELACCUEIL.

Ce sera bientôt fait.

EDMOND.

Ne te presse pas. (*à part très-vivement.*) Il y va... j'ai là tout ce qu'il faut pour écrire... le tromper ainsi, ce serait charmant, admirable!...

BELACCUEIL, *à part, regardant Edmond.*

Le capitaine me paraît encore agité... (*haut.*) sentinelle?

EDMOND, *à part.*

Qu'entends-je?

BELACCUEIL, *à Georges qui entre.*

En faction; portez arme? et ne perdez pas le prisonnier de vue. (*Il entre chez Edmond.*)

SCÈNE XIII.EDMOND, GEORGES, *près de la porte, sous les armes.*

EDMOND.

(*à part.*) ENCORE un argus! tâchons de le gagner. (*haut.*) O bonheur! c'est toi, Georges, mon ami!

GEORGES, *se reposant sur son arme, et se penchant vers Edmond.*

Parlez bas.

EDMOND, *sans s'approcher de Georges, à demi-voix et vivement.*

Je t'ai sauvé la vie dans la dernière bataille.

GEORGES, *de même.*

La mienne est à vous.

EDMOND.

La consigne défend de me laisser écrire.

GEORGES.

Ma consigne, à moi, c'est la reconnaissance.

EDMOND.

En quittant cette faction, porte une lettre à son adresse.

GEORGES.

Donnez ?

EDMOND.

Je vais l'écrire.

GEORGES, *reportant les armes.*

On vient.

EDMOND, *se retournant.*

Paix!

SCÈNE XIV.

EDMOND, GEORGES, BELACCUEIL.

Belaccueil apporte la table et la place à gauche; elle est couverte d'un tapis, garnie d'un petit pupitre, de couleurs, de papiers, pinceaux, encre, etc.

BELACCUEIL.

Me voilà! — (à Georges.) Sors... Eh bien! entends-tu ?

EDMOND.

Pourquoi le renvoyer ?

BELACCUEIL.

Capitaine, je n'ai pas l'ordre de vous faire obséder par deux à la fois, c'est assez de moi. (à Georges.) Sors donc ?

GEORGES, *fixant le capitaine.*

Si l'on a besoin de moi, je reste à la porte.

BELACCUEIL.

C'est bon.

EDMOND, *à part.*

C'est bon ! occupons-nous de la lettre ; il me vient une excellente idée.

SCÈNE XV.

EDMOND, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

A nous deux maintenant, capitaine.

EDMOND.

A nous deux mon ami !

BELACCUEIL.

Il faut me représenter dans cette fameuse action où je perdis ma jambe, après avoir mis en fuite dix ennemis.

EDMOND.

A merveille, mon ami, je puis tirer le plus grand parti de la position que je vais te donner.

BELACCUEIL.

Pourrez-vous faire entrer les ennemis dans le tableau ?

EDMOND.

Certainement, les ennemis ! tout !

BELACCUEIL.

Mais, nous n'avons pas là d'ennemis.

EDMOND.

(*à part.*) Me voilà sauvé ! (*haut.*) Parbleu ! fais rentrer Georges, c'est lui que je t'opposerai.

BELACCUEIL.

Capitaine, ils étaient dix.

EDMOND.

Qu'importe ? Georges te tiendra bien tête à lui tout seul ; j'arrangerai cela, ne t'inquiète pas.

BELACCUEIL, *avec l'air important.*

Attendez, et laissez-moi faire. (*Il s'avance vers la porte.*)

EDMOND, *à part.*

Bon ! le commissionnaire va rentrer ; il est sûr que l'amour me protège en ce moment.

BELACCUEIL, *à la porte.*

Accourez tous ! tout ce qui reste au corps de garde, arrivez.

SCÈNE XVI.

BELACCUEIL, GEORGES, EDMOND,
SOLDATS *au fond.*

EDMOND.

EH ! pourquoi donc tant de monde ?

BELACCUEIL.

Capitaine, ils vont faire les ennemis.

EDMOND, *à part.*

Le diable emporte les ennemis ! comment écrire au milieu de toute cette armée ?

GEORGES, *dans le fond avec les soldats.*

Me voilà prêt, capitaine ; d'un mot, d'un geste, d'un regard, je comprendrai tout ce que vous ordonnerez.

BELACCUEIL.

Je vous le donne, capitaine, pour un garçon intelligent, qui peut vous servir à merveille. — Allons, en place, tous.

EDMOND, *à part.*

Tâchons de neutraliser les forces ennemies. — Je vais, mon ami, ranger la troupe.

BELACCUEIL.

Laissez-moi faire, capitaine ; j'ai toute ma bataille dans la tête et vous allez voir mon ordonnance.

EDMOND.

Voyons cela ?

BELACCUEIL *les range sur une ligne, dans l'angle à gauche, à côté du capitaine ; il se place en face de lui et de la troupe ennemie.*

Rangez-vous là, tous sur une ligne, et moi, de là, combattant, ah ! ah ! pan !.. voyez l'attitude, le feu de ces regards, l'œil fixé sur vous ?..

EDMOND, *froidement.*

J'en suis fâché, mais ton ordre de bataille ne me convient pas du tout.

BELACCUEIL, *s'approchant du capitaine.*

C'est pourtant ainsi que les ennemis étaient rangés.

EDMOND.

Mon ami, je ne puis pas te mettre dans le fond du ta-

bleau... Songe que tu es le vainqueur : donc, tu dois être la figure principale, et par conséquent sur le devant.

BELACCUEIL.

Vous avez raison ! Volte face vous autres ? — Quand vous aurez perdu votre jambe et mis en déroute dix ennemis, on vous mettra sur le devant du tableau. Place au vainqueur, par file à droite : marche. — Votre position dans le fond, fixez le capitaine et moi de là.

(Les soldats défilent, prennent leur position du côté opposé, Belaccueil se trouve entre le capitaine et sa troupe, le dos tourné au capitaine, mais tous les soldats ont les yeux fixés sur lui.)

EDMOND, à part.

Les voilà, maintenant, dix à me regarder.

BELACCUEIL, s'approchant du capitaine.

Eh bien ! capitaine, êtes-vous satisfait du changement ?

EDMOND, se levant.

Pas encore, mon ami, mais cela va venir tout à l'heure ! Ecoute et raisonnons... Le moment où les ennemis te tiennent tête est sans doute glorieux pour toi ; mais on ignore si tu seras vainqueur.

BELACCUEIL.

Je n'y songeais pas.

EDMOND.

Donc, pour ta gloire, il faut peindre le moment où les ennemis fuient devant toi, parce qu'alors on suppose que tu les as battus.

BELACCUEIL.

Trait de génie ! je vais les mettre en fuite. Allons, demi-tour : fuyez vous autres ?

(Tous se retournent et font un mouvement pour s'en aller.)

BELACCUEIL, les arrêtant.

Et non, ne vous en allez donc pas. Fuyez sans changer de place.

EDMOND.

Sans doute. Vous voyez bien qu'il vous poursuit sans avancer. Très-bien ! je prends mon point de vue d'ici.

(Tous les soldats ont le dos tourné dans l'attitude de gens qui fuient ; Belaccueil est entre eux et le capitaine, et semble les poursuivre.)

BELACCUEIL, se retournant.

Mais, capitaine, vous ne verrez pas mon visage ?

LA PRISON

EDMOND.

Eh! qu'importe, mon ami? c'est le combat qu'il faut peindre, c'est le combat qui te fait honneur et non pas ton visage... Allons, mon ami, de l'énergie; fixe-moi les fuyards, le bras levé, comme si tu frappais en les poursuivant.

BELACCUEIL, *en attitude, la béquille levée.*

Quelle gloire pour moi d'être peint de la sorte!

EDMOND, *à part.*

Saisissons la plume et l'encre! amour, seconde-moi!

(*Il écrit.*)

BELACCUEIL.

Ferme là comme au feu; capitaine, admirez cette attitude mâle et vigoureuse!

GEORGES, *retournant la tête.*

Bravo! capitaine, je conçois maintenant le tableau.

BELACCUEIL.

Sans me vanter!... quelle figure je dois faire en cet instant! c'est le moment de m'attraper, capitaine.

EDMOND.

J'y suis, mon ami, j'y suis! (*Il met l'adresse et plie.*)

BELACCUEIL.

Quel tableau pour l'histoire!... l'ouvrage avance-t-il?

EDMOND.

Le plus difficile est fait, mon ami.

BELACCUEIL, *aux soldats.*

Repos!

EDMOND, *à part.*

Tâchons maintenant de faire passer la lettre à Georges.

BELACCUEIL, *venant à la table du capitaine.*

Capitaine, où donc avez-vous travaillé?

EDMOND, *lui montrant un papier blanc et cachant la lettre.*

Là, mon ami.

BELACCUEIL.

Je n'y vois rien du tout.

EDMOND.

Tu ne peux rien y voir.

BELACCUEIL.

Et pourquoi cela?

EDMOND.

Parce qu'il n'y a rien.

BELACCUEIL.

Qu'avez-vous donc fait?

EDMOND.

Vois-tu ces points?.....

BELACCUEIL.

Non, capitaine, je ne les vois pas.

EDMOND, *montrant un peu sa lettre au public.*

Eh bien! mon ami, c'est ce que tu ne vois pas qui fait tout mon succès.

BELACCUEIL.

Comment donc cela, capitaine?

EDMOND.

Ces points, que tu ne vois pas, sont les places des figures : (*montrant son front.*) le reste de ta bataille est là.

BELACCUEIL, *montrant le papier.*

Je voudrais bien la voir ici.

EDMOND.

Tu seras surpris quand tu verras mon ouvrage.

BELACCUEIL.

Vous croyez donc que ce sera beau?

EDMOND.

Magnifique.

BELACCUEIL.

Achievez donc tout de suite, afin que je puisse y voir quelque chose aussi.

EDMOND.

Reprends ta place.

BELACCUEIL.

En place tous! (*Ils se placent comme ils étaient auparavant.*)

EDMOND.

Et que Georges vienne à son tour pour juger de l'effet que produira le tableau.

GEORGES.

Me voilà prêt, capitaine.

BELACCUEIL.

Attends que je sois bien en position.

EDMOND, à Belaccueil, *lui tournant la tête avec la main droite.*

La tête un peu plus tournée. Conçois-tu, Georges. (*Il lui*

tend la lettre qu'il tient de la main gauche, tenant toujours Belaccueil de la droite.)

GEORGES, *qui a vu entrer le gouverneur.*

(*à part.*) Dieux! le gouverneur!

EDMOND *à Georges, lui tendant toujours la main.*

Eh bien, saisis-tu?

GEORGES.

Non, capitaine, cela m'est impossible; je ne puis pas m'en charger: je ne m'en charge pas.

EDMOND, *se retournant.*

Comment! tu ne...

SCENE XVII.

SOLDATS, BELACCUEIL, EDMOND, DERFORT,
GEORGES.

(*Georges, à l'entrée du gouverneur, va reprendre sa place à la droite des soldats.*)

DERFORT, *saisissant la lettre qu'Edmond tend à Georges,*

C'EST moi qui m'en charge, monsieur.

EDMOND, *se retournant.*

Ciel! mon oncle!

BELACCUEIL.

Le gouverneur! (*Il fait faire front à sa troupe.*)

DERFORT, *à Belaccueil.*

Eh bien! que fais-tu là, toi, dans cette position?

BELACCUEIL.

Gouverneur, le capitaine m'achevait de peindre!... Un morceau qui sera superbe, quand on y verra quelque chose. Il me peint dans cette fameuse bataille...

DERFORT.

Et pendant ce tems-là, tu ne vois pas qu'il tâche de faire passer une lettre?

BELACCUEIL.

Est-il possible, me faire poser pour cela! je vois bien maintenant pourquoi je n'y voyais rien. (*aux soldats.*) Ne le perdez plus de vue.

DERFORT *à Edmond, après avoir lu.*

Ainsi, monsieur, cette lettre était donc pour cette femme,

qui vous inspire une résistance aussi ridicule? (*Il déchire la lettre et jette les morceaux du côté de Georges, qui avance doucement et met le pied dessus.*)

EDMOND.

Vous la déchirez!

DERFORT.

Rien ne pourra changer ma résolution.

EDMOND.

Rien ne pourra changer la mienne.

DERFORT.

Quoi, tu refuses encore de partir; tu résistes à mes volontés, un fol amour te tournerait la tête, au point de te faire manquer à ton oncle, à ton gouverneur, à la subordination!...

EDMOND, *au désespoir.*

Je ne pourrai jamais abandonner Sophie.

DERFORT.

Se peut-il? lui que j'aimais, que je voulais avancer, que je chargeais d'une mission que mille officiers envieraient... Quoi, rien ne pourra donc te décider?...

EDMOND.

Non, mon oncle, rien n'est pour moi dans le monde au-dessus de Sophie : gloire, succès, fortune, je sacrifierais tout pour elle, et vous ne m'arracherez d'ici qu'en m'ôtant la vie. (*Il rentre, Belaccueil va fermer la porte avec la clef.*)

SCÈNE XVIII.

SOLDATS, GEORGES, DERFORT, BELACCUEIL,
excepté EDMOND.

DERFORT.

C'EN est trop, sa résistance m'irrite; et puisque la persuasion ne peut le faire consentir à ce départ, soit par force, soit par adresse, je trouverai bien le moyen de l'y déterminer. Sergent, que mon neveu ne sorte point jusqu'à mon retour; redouble de surveillance, et surtout, ne va plus désormais t'amuser à te faire peindre.

BELACCUEIL.

Soyez tranquille, M. le gouverneur, si je me fais peindre à présent, ce ne sera plus que de face, et ce n'est pas moi qu'on attrappe deux fois.

(*Derfort sort, Belaccueil le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE XIX.

SOLDATS, GEORGES, BELACCUEIL.

GEORGES, *à part.*ILS s'éloignent, ramassons les morceaux de la lettre.
(*Il se baisse doucement.*)BELACCUEIL, *la ramassant.*

Pourquoi ramassais-tu cette lettre?

GEORGES.

Sergent, le capitaine a voulu se moquer de nous, et je trouvais plaisant d'en allumer ma pipe, pour nous venger du tour qu'il a voulu nous jouer.

BELACCUEIL.

Excellente idée, mes amis! tous à la fois, vite, allumons.

TOUS, *se rapprochant.*

Oui, tous à la fois!

GEORGES.

Un instant, mes amis, il me vient une autre idée. Le capitaine est amoureux, nous le sommes tous.

TOUS.

Tous!

GEORGES.

Le capitaine a de l'esprit, nous avons de la mémoire; le style de son billet doit être galant; prenons-en lecture et retenons-en les expressions pour les employer à propos, quand nous voudrons écrire à nos maîtresses.

BELACCUEIL.

Il a raison! La Tulipe, approche la table: je rassemble les morceaux et je lis. — Retenez bien. (*Il rassemble les morceaux sur le bout de la table du capitaine.*)GEORGES, *à part.*

Retenons bien!

BELACCUEIL *lit.*

« Ma bien-aimée!

GEORGES, *à part, répétant.*

Ma bien-aimée!

BELACCUEIL.

« Je ne puis sans frémir...

MILITAIRE.

27

GEORGES, *de même.*

Sans frémir!

BELACCUEIL.

« Songer à me voir séparé de tout ce que j'adore.

GEORGES.

Séparé de tout ce que j'adore.

BELACCUEIL.

« L'on prétend me bannir de ces lieux...

GEORGES.

Me bannir de ces lieux!

BELACCUEIL.

Ce pauvre capitaine! (*Il tire son mouchoir.*)

GEORGES.

Après?

BELACCUEIL.

Je poursuis. « Le gouverneur est inflexible : voyez quelles
« démarches votre amour et votre prudence pourront vous
« dicter dans cette occasion ».

GEORGES.

Est-ce tout?

BELACCUEIL.

Vengeons-nous maintenant comme nous en sommes convenus ; chacun son morceau d'un si bel écrit et qu'il parte en fumée.

(*La Tulipe passe la table à droite du théâtre.*)

BELACCUEIL, *distribuant un morceau à chaque soldat.*

Toi, je vous adore. — Toi, ma bien-aimée. — Toi, l'on veut me bannir. — Toi, point d'écriture. Moi, le mot prudence. — Prends, Georges ; partagez, vous autres. Battez le briquet et suivez moi tous. (*Ils sortent tous en battant le briquet.*)

GEORGES *seul, montrant le morceau qu'il a gardé.*

Grands dieux, quel bonheur ! j'ai sauvé l'adresse ! la lettre est écrite là. (*il indique son front.*) Je m'esquive adroitement, et je cours, en dépit du gouverneur, du concierge et de la consigne, la transmettre à l'objet des amours du capitaine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE *seule.*

VOILA plus de deux grandes heures que monsieur Georges est parti... S'il s'en va comme cela quand nous serons mariés, dame! c'est que je m'en irai tout comme lui de mon côté... Mais je l'entends; l'aimable garçon!... je ne l'aime pas quand il s'en va, c'est vrai! mais comme je l'aime quand il revient!... On dit pourtant que dans le mariage, c'est quelquefois le contraire... Enfin, vous voilà, mon ami.

SCÈNE II.

FANCHETTE, GEORGES.

GEORGES, *vivement.*

LAISSEZ-MOI.

FANCHETTE.

Comment, monsieur, vous partez sans me dire un mot, et vous revenez pour me dire : laissez-moi!... C'est charmant pour un amoureux, et ça promet pour un mari.

GEORGES.

C'est bon, c'est bon, nous parlerons une autre fois; je n'ai pas le tems.

FANCHETTE.

Ah! vous n'avez pas le tems! eh bien! monsieur, une autre fois, je ne l'aurai pas non plus. (*en s'en allant.*) Adieu, monsieur... (*revenant.*) Non, certainement, je ne...

GEORGES.

Mais, allez-vous en donc, mademoiselle; si votre père vous trouve seule avec moi, il se fâchera, s'emportera... Vous connaissez votre père, brusque, impatient, absolu, colère....

FANCHETTE.

Vous faites-là un joli portrait de mon père.

GEORGES, *impatiente*.

Mais, vous savez qu'il nous a défendu de rester ensemble.

FANCHETTE.

Vous ne disiez pas cela tantôt, et ce n'est jamais qu'aux dépens de la fille que l'on a tant de respect pour les ordres du père.

GEORGES.

Eh bien ! là, ne te fâche pas ; oui, je t'aime ; mais aujourd'hui, tout à la reconnaissance, à l'amitié ; demain, tout à l'amour, à Fanchette : ainsi va-t-en.

FANCHETTE.

Non, monsieur, l'amour et demain vont fort mal ensemble ; aujourd'hui, n'est jamais trop tôt quand il s'agit de s'aimer. Eh ! comment voulez-vous que l'amour qui ne presse pas pour aujourd'hui, puisse aller jusqu'au lendemain ?

GEORGES.

En vérité, mademoiselle, on n'a jamais vu cette obstination.

FANCHETTE.

Obstination !.... c'est trop fort ; adieu, monsieur : mon obstination !....

GEORGES.

Allons, allons, je t'écouterai tant que tu voudras, dans un autre moment : j'ai des affaires.

FANCHETTE, *revenant*.

Ce sera-t-il bientôt ?

GEORGES.

Oui, bientôt, adieu.

FANCHETTE.

C'est qu'il s'agit de notre mariage, de ton avancement.

GEORGES.

Va, va, ça ne presse pas.

FANCHETTE.

Ça ne presse pas ! Allons, je m'en vais ; dis-moi seulement que tu m'aimes.

GEORGES, *en colère*.

Eh ! oui, oui, morbleu ! je t'aime, je t'adore ! mais laisse-moi tranquille.

FANCHETTE, *s'en allant*.

Le méchant ! oh ! si je trouve, quelque jour, l'occasion de lui dire aussi : ça ne presse pas !....

SCÈNE III.

GEORGES *seul*.

LA voilà partie ! je l'aime, je la renvoie. Capitaine, ah ! comme il faut vous être dévoué ! — Toujours enfermé, comment lui rendre compte de l'heureux succès de ma commission ? Je n'ose lui parler à travers la porte, on m'entendrait et nous avons encore des chambres vacantes dans la prison. Chut ! on vient.... c'est le geolier ; tirons ce livre de ma poche, et plaçons nous là, comme si nous lisions. (*il lit.*) « Art militaire, liv. 1, chap. 3. ; ruses de guerre.... » Je ne pouvais mieux tomber ; cherchons.

SCÈNE IV.

GEORGES, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *un panier au bras, qu'il dépose à droite.*

EH bien ! que fais-tu donc là ?

GEORGES.

Ma foi, cette pièce est plus tranquille que le corps de garde ; et, n'étant point de faction, je suis venu ici m'amuser à lire.

BELACCUEIL.

C'est bien, mon ami : c'est bien ; l'instruction sied toujours dans un militaire, et finit par contribuer tôt ou tard à son avancement. Je ne veux pas me citer, mais regarde moi ! dans le repos des camps, dans le repos des prisons, j'ai toujours cultivé mon esprit ; aussi, crac, au bout de dix-huit ans de service comme soldat, ça n'a pas manqué, caporal d'emblée !.. par ancienneté, j'en conviens ; mais n'importe, imite-moi, de la lecture, un peu d'écriture, du génie, de la bravoure et des occasions : il n'en faut pas davantage pour faire un Catinat, un Fabert. Quel livre lis-tu là ?

GEORGES.

L'Art militaire. J'en suis à l'article des ruses de guerre, et j'en cherche une dans ce moment.

BELACCUEIL.

Je t'en fournirai si tu veux.

GEORGES.

Vous me ferez plaisir.

MILITAIRE.

31

BELACCUEIL.

Explique-moi la position?

GEORGES.

La voici : un officier est enfermé, bloqué dans une citadelle ; on va venir à son secours et l'on veut le prévenir.

BELACCUEIL.

Afin qu'il fasse peut-être une sortie?

GEORGES.

C'est là le but.

BELACCUEIL.

Je vois cela tout de suite. Eh bien ! je suppose que tu es chargé de faire passer cet avis important.

GEORGES.

La supposition peut avoir lieu.

BELACCUEIL.

Bien ! maintenant, supposons que la citadelle est la chambre du capitaine, fermée de tous côtés.

GEORGES.

L'officier sera le capitaine.

BELACCUEIL, *se mettant en attitude vis-à-vis la porte d'Edmond.*

Moi, je suis l'armée qui bloque.

GEORGES.

C'est ça, l'ennemi !

BELACCUEIL.

Je m'oppose à toute communication, et tu veux pénétrer, malgré moi, chez le capitaine.

GEORGES.

C'est cela même !

BELACCUEIL, *se rapprochant.*

Tu cherches donc une occasion ?

GEORGES.

Mais, s'il ne s'en présente pas ?

BELACCUEIL.

Le talent est d'en faire naître.

GEORGES.

J'attends de vous le moyen.

BELACCUEIL.

Je t'en donnerais cent, si je le voulais bien !

LA PRISON

GEORGES.

Je n'en demande qu'un.

BELACCUEIL.

Je puis t'assurer que rien n'est plus facile... par exemple...

GEORGES.

Eh bien ?

BELACCUEIL.

Sans me vanter!... je n'en trouve pas pour le moment... mais j'y réfléchirai, sois tranquille, et si tu es ici de garde la semaine prochaine, ou le mois prochain...

GEORGES, *à part.*

Au diable!

BELACCUEIL.

Tiens, porte en attendant ce panier de provisions.

GEORGES, *allant prendre le panier.*

Je ne demande pas mieux.

BELACCUEIL.

Et la clef ?

GEORGES.

C'est vrai, donnez. (*à part.*) O bonheur! je la tiens!(*Il va à la porte d'Edmond.*)BELACCUEIL, *à part.*

Il ira loin, ce garçon : studieux, de la probité, du zèle, de l'honneur et de l'esprit! c'est la clef de tout!

GEORGES, *après avoir essayé la clef à la porte du capitaine.*

Mais elle n'ouvre pas ?

BELACCUEIL.

Où vas-tu donc, imbécille ?

GEORGES.

Chez le capitaine.

BELACCUEIL, *indiquant la porte qui est vis-à-vis celle du capitaine.*

Eh! non : c'est dans cette chambre qu'il faut porter ce panier.

GEORGES, *à part.*

J'avais bien besoin de tant me presser.

BELACCUEIL.

Tu verras si tout est disposé pour recevoir le prisonnier Valcour, qui vient de France, que l'on ne devait débarquer que ce soir, et que l'on amène à l'instant.

GEORGES, *à part, allant à la chambre de droite.*

A merveille ! il ne soupçonne rien ! allons préparer l'appartement. (*Il entre.*)

SCÈNE V.

FOLLEVILLE, JOLICOEUR, BELACCUEIL,
LA TULIPE.

LA TULIPE.

PEUT-ON faire entrer tout de suite le prisonnier Valcour ?

BELACCUEIL, *allant à la porte.*

Eh ! sans doute ; qu'il entre. Tu sais bien qu'on ne fait attendre ici que pour sortir. — Entrez, mon officier, entrez, la porte est toujours libre pour entrer. (*La Tulipe sort.*)

FOLLEVILLE, *entrant.*

C'est délicieux, d'honneur ! aimable liberté !

BELACCUEIL, *à part.*

Deux officiers à la fois dans ma prison ; c'est on ne peut pas plus honorable pour moi, certainement !

FOLLEVILLE.

Vous êtes le concierge, mon ami ?

BELACCUEIL.

Oui, mon officier, pour vous servir.

FOLLEVILLE.

Ou plutôt pour me garder.

BELACCUEIL.

Pour l'un et pour l'autre.

FOLLEVILLE.

En vérité, je commence à croire que c'est tout de bon... Jusqu'ici j'avais regardé mon aventure comme un songe ; mais à force de bien considérer cette porte fermée, ces murs rembrunis, cette figure atrabilaire, il me paraît enfin bien décidé que je suis en prison.

BELACCUEIL, *piqué.*

C'est très-décidé, mon officier.

JOLICOEUR.

Voici l'ordre en vertu duquel je vous amène le prisonnier Valcour.

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Il me semble, à la décoration de la manche, que c'est à un confrère que j'ai l'avantage de parler. (*Les deux sergents ôtent leurs chapeaux militairement et se saluent.*)

FOLLEVILLE, à Belaccueil.

Permettez que je vous présente M. Jolicœur, sergent de marine, en garnison sur le vaisseau qui vient d'arriver, commandant le détachement qui m'a conduit ici : garçon très-important ; (*Jolicœur s'incline.*) orateur de la troupe, et que son mérite fait toujours charger des missions délicates, lorsqu'il s'en présente, qui demandent un homme réfléchi, de tête, d'esprit, et d'une certaine représentation.

JOLICŒUR.

Vous êtes trop bon, mon officier.

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Touchez là, mon ami ! c'est comme moi.

JOLICŒUR, à Belaccueil.

Ravi d'avoir pu me rapprocher d'un concierge dont l'esprit, le mérite et la réputation... (*Belaccueil salue.*) ne sont pas encore parvenus jusqu'à moi...

BELACCUEIL.

Eh bien ! faites-vous mettre en prison, et vous m'en direz des nouvelles.

JOLICŒUR.

Ah ça ! monsieur le concierge, je vous recommande le prisonnier : c'est un charmant jeune homme, vif, enjoué, toujours gai... sur le vaisseau tout le monde le plaignait.

FOLLEVILLE.

C'est là le bonheur des malheureux.

BELACCUEIL.

Soyez sûr, mon officier, que nous vous plaindrons aussi.

FOLLEVILLE.

Que ce soit gaiement du moins.

BELACCUEIL passe entre Folleville et Jolicœur.

Oui, mon officier, militairement, à la française, et vive la joie ! je la tiens prisonnière ici. Vous êtes en prison, c'est vrai ; mais tranquillisez-vous, liberté toute entière, excepté celle de sortir. Société choisie, je ne vous quitte pas ; mille distractions, changement de garde à midi, ronde le matin, ronde le soir, le sommeil quand on est seul, la conversation et le jeu quand

en est plusieurs ; la promenade... jusqu'à la porte ; les visites, quand on les permet ; le bruit des verroux toute la journée, le qui-vive toute la nuit ; la bonne humeur du concierge, l'amitié des prisonniers !... ici l'on est lié tout de suite.

FOLLEVILLE.

Les prisonniers sont comme les voyageurs.

BELACCUEIL.

A la clef des champs près.

FOLLEVILLE.

Ma prison flottante me paraissait plus gaie : j'avais de la vue du moins.

BELACCUEIL.

Je conviens qu'ici l'on ne voit que les murs ; mais il ne s'agit que de s'y faire, et, tout bien considéré, chaque chose a son beau côté dans le monde.

FOLLEVILLE.

J'ai beau regarder ici, je ne le vois pas.

JOLICŒUR.

Le beau côté d'une prison n'est jamais en dedans.

BELACCUEIL.

Pourquoi donc ça, mon camarade ? rien de plus salutaire pour la jeunesse qu'une prison.

FOLLEVILLE.

En effet, on doit y vivre dans le calme, dans la tranquillité ; le fils de famille ne s'y ruine pas ; le débiteur y brave la poursuite de ses créanciers ; personne ne vous y envie votre place ; on n'y craint pas la fausseté des hommes, la perfidie des femmes, la visite des ennuyeux, la conversation des sots.

BELACCUEIL.

Un concierge au lieu de tout cela, mon officier.

FOLLEVILLE.

L'extravagant y devient sage, le bavard silencieux, l'inconstant fidèle, le fripon honnête ; quelquefois l'honnête homme y devient fripon, mais c'est égal : on s'y corrige, on y change, on s'y plaît ou l'on ne s'y plaît pas ; et faute de mieux, quand on n'a pas ce qui nous contente, il faut bien se contenter de ce que l'on a...

BELACCUEIL.

Voilà de la philosophie.

FOLLEVILLE.

Consolation du sage : elle va faire de cette prison mon hôtel, de mon geolier un aimable homme.

BELACCUEIL.

On peut rêver partout, mon officier.

FOLLEVILLE.

Je vais me figurer que je suis ici de mon gré.

BELACCUEIL.

C'est ça !

FOLLEVILLE.

Que je ne veux pas sortir.

BELACCUEIL.

Encore mieux !

FOLLEVILLE.

Et que j'ai fait fermer ma porte.

BELACCUEIL.

Vous ou moi, n'est-ce pas toujours la même chose ?

FOLLEVILLE.

Non, pas tout-à-fait.

BELACCUEIL.

En vérité, mon officier, vous m'intéressez, et je voudrais vous garder toute la vie.

FOLLEVILLE.

Non, mon ami, je craindrais de te gêner.

JOLICŒUR, à Belaccueil, lui tapant sur l'épaule.

C'est un véritable cadeau que je vous fais là.

BELACCUEIL, à Folleville.

Mon officier, je ne suis pas curieux ; mais faites-moi le plaisir de me dire un peu qui vous êtes, et comment il se fait...

FOLLEVILLE.

Mon ami, je suis vraiment désespéré... mais je ne le puis pas !

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Il me paraît fort discret votre prisonnier : apparemment son affaire n'est pas bonne.

JOLICŒUR, bas.

Très-mauvaise, il ne s'en doute pas.

BELACCUEIL, à Jolicœur, bas.

J'aurai soin de le veiller de près. (*haut.*) Venez chercher votre reçu.

JOLICŒUR, *en sortant.*

Sans adieu, mon officier : j'ai vraiment de la peine à me détacher de vous.

FOLLEVILLE, *le suivant.*

Ah ! quand tu sors, que ne puis-je m'attacher à toi !

BELACCUEIL, *se mettant devant Folleville.*

Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

FOLLEVILLE, *à Jolicœur.*

Mille pardons, si je ne vais pas plus loin.

SCÈNE VI.

FOLLEVILLE *seul.*

ME voilà seul ! ah ! c'est en vain que j'affecte une gaieté qui n'est pas dans mon cœur ! Quel triste sort ! après une traversée de deux mille lieues, descendre dans un pareil gîte ! fuir pendant deux mille lieues tout ce qu'on aime, en être séparé par l'immensité des mers, par des verroux, des barreaux : quel voyage ! Ah ! ne nous plaignons pas, montrons-nous au-dessus de notre mauvaise fortune, et Français jusque dans les fers, sachons rappeler ma gaieté naturelle, et tromper le mauvais destin qui me poursuit. Mon aventure au fait n'est que désagréable, et ne pourra rien avoir de fâcheux pour moi, quand on la connaîtra bien ! Le nom de Valcour, ce nom supposé que j'ai su prendre fort heureusement, me sauve l'éclat qu'elle aurait pu faire. Derfort, mon père, est avec Edmond dans ce pays, il occupe un rang honorable dans l'armée ; je ne sais encore dans quel canton il se trouve ; mais je m'en informe, je lui fais savoir ma position, il obtient mon congé, ma liberté ; je pars, je retourne aux pieds de ma Constance, en dépit des jaloux qui m'ont séparé d'elle. Que de plaisir me prépare ce retour enchanteur !

(*Il va s'asseoir à gauche de l'acteur.*)

SCÈNE VII.

GEORGES, FOLLEVILLE, *ouvrant la porte de la chambre où il était entré avec le panier.*

GEORGES.

(*à part.*) LE prisonnier seul, ô bonheur ! (*il s'avance mystérieusement jusqu'à Folleville qui a le dos tourné.*) (*haut.*) Quoi, madame, vous voilà déjà ?

FOLLEVILLE, *se levant et se retournant.*

Madame!... pour qui me prenez-vous donc, mon ami?

GEORGES.

Ce n'est pas elle, grands dieux! tout est perdu!

FOLLEVILLE.

Que signifie cette exclamation?

GEORGES.

Vous êtes l'officier Valcour, qui vient de France?

FOLLEVILLE.

Sans doute!

GEORGES.

Qui ne devait arriver que ce soir?

FOLLEVILLE.

Oui, mon ami.

GEORGES.

Pourquoi donc êtes-vous arrivé ce matin?

FOLLEVILLE.

J'aurais mieux aimé ne pas arriver du tout.

GEORGES.

Ah! quelques heures de plus ou de moins ne changeaient rien à votre sort; elles sont tout pour un prisonnier que vous privez de sa liberté.

FOLLEVILLE.

Je ne croyais mon arrivée funeste qu'à moi.

GEORGES.

Tenez, mon officier, vous êtes jeune, vous devez être sensible.

FOLLEVILLE.

C'est naturel, après?

GEORGES.

Seriez-vous amoureux?

FOLLEVILLE.

Vingt-cinq ans, étourdi, militaire et Français.

GEORGES.

Quatre raisons pour une!.... êtes-vous bien malheureux.

FOLLEVILLE.

Ah! mon ami!

GEORGES.

Tant mieux! tant mieux!

FOLLEVILLE.

Comment, tant mieux ?

GEORGES.

L'on est plus sensible aux peines qu'éprouvent les autres, quand on les éprouve soi-même.

FOLLEVILLE.

C'est charmant !

GEORGES.

Je puis tout vous confier.

FOLLEVILLE.

De quoi s'agit-il ?

GEORGES.

D'un jeune officier détenu là, dans cette chambre. Figurez-vous que l'on veut, malgré lui, le faire partir pour France ; lui faire abandonner une femme dont il est amoureux !

FOLLEVILLE.

Son aventure ressemble beaucoup à la mienne.

GEORGES.

On vous sépare aussi de celle que vous aimez ?

FOLLEVILLE.

Hélas ! oui !

GEORGES.

Quel bonheur pour nous !

FOLLEVILLE.

Bien obligé.

GEORGES.

Peut-être nous aiderez-vous à réparer le mal que vous nous avez fait en arrivant ce matin.

FOLLEVILLE.

Expliquez-vous ?

GEORGES.

J'ai su prévenir la maîtresse du jeune officier, du danger que courrait son amant : c'est une de ces femmes dont il est si doux d'être aimé ; comme on en voit quelquefois ; comme on n'en voit pas toujours, de ces imaginations vives, exaltées, que l'amour rendrait capables des plus grandes folies.

FOLLEVILLE.

Mon ami, ne blâmons jamais celles là.

GEORGES.

Nous avons nos raisons pour aimer celles qui sont un peu folles.

LA PRISON

FOLLEVILLE.

Aimons - les toutes, celles qui risquent tout, celles qui n'osent rien; dès qu'elle nous aime toute femme est charmante! Coquette, elle plaît; légère, on la poursuit; infidèle, on la chérit encore. Ah! quel sentiment ne mérite donc pas la femme dont l'amour s'augmente par le malheur de ce qu'elle aime.

GEORGES.

Ah! mon officier, rien n'égale la tendresse et le dévouement de celle-ci. Bien persuadée qu'on ne peut changer l'ordre du départ du jeune officier, elle prend la résolution de l'arracher d'ici.... Soldat de garde, je ne puis sans danger d'être découvert, lui faire parvenir tout ce qu'il faut pour faciliter sa fuite; mais elle apprend par moi, que l'on attend un prisonnier qui vient de France, que l'on nomme Valcœur; que personne ici ne doit le connaître; qu'on ne doit l'amener que ce soir. Tout prisonnier apporte avec lui sa valise...

FOLLEVILLE.

Eh bien ?

GEORGES.

Elle imagine aussitôt....

FOLLEVILLE.

Paix!.... quelqu'un....

SCÈNE VIII.

GEORGES, JOLICOEUR, FOLLEVILLE, BELACCUEIL.

JOLICOEUR.

MON officier, je viens vous faire mes adieux et vous annoncer que vous allez avoir de la compagnie: on amène à l'instant un nouveau prisonnier; je crois même, à l'uniforme, qu'il appartient à votre corps.

GEORGES, *à Folleville.*C'est elle! (*Il passe à droite.*)FOLLEVILLE, *à part.*

Je devine tout.

BELACCUEIL, *entrant.*

Je n'en attendais qu'un de ce corps-là; n'importe! qu'il entre. (*à la cantonnade.*) Venez, mon officier, vous allez trouver ici un de vos camarades, qui arrive de France, que l'on n'attendait que ce soir, que l'on a débarqué ce matin.

SCÈNE IX.

SOPHIE, GERMAIN, GEORGES, BELACCUEIL, FOLLEVILLE, JOLICOEUR. *Un Soldat apporte la valise de Sophie; Sophie entre sous un uniforme pareil à celui de Folleville; Germain, sous un uniforme pareil à celui de Jolicœur; tous deux en entrant aperçoivent Folleville et Jolicœur, et restent tous surpris.*

SOPHIE, *à part.*

CIEL! nous sommes arrivés trop tard.

GEORGES, *bas à Sophie et à Germain.*

Courage! et tenez bon. (*Il retourne auprès de Folleville.*)

BELACCUEIL, *s'avançant.*

Trois officiers maintenant.... sans me vanter....

FOLLEVILLE, *à part.*

Ma foi, elle est jolie! j'ai presque envie de l'embrasser; mais non, respectons l'amour et le malheur.

BELACCUEIL, *à sophie, lui montrant Folleville.*

Eh bien! est-ce que vous ne connaissez pas cet officier?

SOPHIE.

J'avoue que....

BELACCUEIL, *à Sophie et à Folleville.*

Comment, vous êtes du même corps et vous ne vous connaissez pas?

FOLLEVILLE, *à Sophie.*

Le jeune camarade sera peut-être entré tout nouvellement au service, et je n'ai pas rejoint depuis long-tems.

SOPHIE, *à part.*

A merveille!

BELACCUEIL, *à Folleville.*

C'est un fort joli garçon que votre camarade.

FOLLEVILLE.

On servirait avec plaisir dans un régiment où tous les officiers ressembleraient à celui-là.

GEORGES, *à part.*

Je le crois bien,

BELACCUEIL, *à Germain.*

Voyons l'ordre en vertu duquel vous amenez ce nouveau prisonnier.

LA PRISON

GERMAIN.

(à part.) Allons, du front. (haut.) Le voici.

GEORGES, *bas à Folleville.*

Ordre supposé.

FOLLEVILLE, *de même.*

Fort bien!

BELACCUEIL, *considérant Germain.*

Encore un sergent de marine?

GERMAIN.

Oui, mon camarade, un sergent!

GEORGES, *bas à Folleville.*

Le valet de chambre du prisonnier.

FOLLEVILLE, *de même.*

A merveille!

JOLICŒUR, *toisant Germain, à part.*

Je n'ai jamais vu ce sergent-là dans le corps... Oh! c'est peut-être un sergent de fortune!....

BELACCUEIL, *après avoir lu le commencement de l'ordre.*

Que vois-je?

GERMAIN, *à part.*

Nous y voilà!

SOPHIE, *bas.*

Je tremble.

BELACCUEIL, *à Germain.*

Comment! ce prisonnier se nomme Valcour?

JOLICŒUR, *à Germain.*

Le même nom que mon prisonnier.

GERMAIN, *à Jolicœur.*

Ne voit-on pas tous les jours des gens qui portent le même nom.

FOLLEVILLE.

Sans doute! (à Sophie.) quel homme ne serait pas flatté de vous voir porter le sien?

BELACCUEIL.

C'est juste, et je poursuis. (Il continue sa lecture.)

GERMAIN, *à part.*

Et d'un de passé.

BELACCUEIL, *après avoir lu.*

Nouvelle surprise! comment ce prisonnier vient aussi de France, par le dernier vaisseau?

GERMAIN, *brusquement.*

Eh ! comment voulez-vous que l'on vienne de France, si ce n'est....

BELACCUEIL

Vous êtes donc deux prisonniers venus par le même vaisseau ?

JOLICŒUR.

Nullement.

BELACCUEIL, *à Jolicœur.*

Vous ne connaissez donc pas ce prisonnier ?

JOLICŒUR.

Je ne l'ai jamais vu.

BELACCUEIL.

Et le sergent ?

JOLICŒUR.

Encore moins.

BELACCUEIL.

Et les soldats qui sont en bas ?

JOLICŒUR.

Pas davantage.

BELACCUEIL, *à Germain.*

Eh bien ! mon ami, que dites-vous donc ?

GERMAIN.

Eh ! à quoi bon toutes ces discussions ? Voilà mon prisonnier, tel qu'on me l'a remis, je vous l'amène. — Donnez-moi mon reçu, que je parte. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

BELACCUEIL, *le retenant.*

Un instant !.... Je crois qu'il y a ici quelque fourberie.

JOLICŒUR.

Et moi aussi.

GERMAIN.

Et moi aussi.

GEORGES.

Et moi aussi.

FOLLEVILLE, *à part.*

Et moi aussi.

SOPHIE, *à part.*

Et moi aussi.

BELACCUEIL.

Nous sommes tous du même avis... cependant je ne puis comprendre...

JOLICŒUR.

Ni moi non plus.

GERMAIN.

Ni moi non plus.

GEORGES, *passant entre Belaccueil et Jolicœur.*

Rien n'est plus facile à voir.

BELACCUEIL.

Voyons ce qu'il voit.

SOPHIE, *à part.*

Espérons.

GEORGES, *fixant tour à tour Folleville et Sophie.*

Attention, et que chacun conçoive mon idée.

TOUS.

Attention !

GEORGES.

Voici le fait, il faut que l'un des deux prisonniers, prévenu de l'arrivée de l'autre, que l'on n'attendait que ce soir, ait pris le même nom, le même habit, et se soit fait amener à sa place pour s'introduire dans la prison.

BELACCUEIL.

C'est ce que j'ai pensé tout de suite !

JOLICŒUR.

Moi de même.

GERMAIN.

Moi de même.

SOPHIE, *à part.*

Où veut-il en venir ?

BELACCUEIL.

Nous voilà tous encore du même avis !

GEORGES.

Donc l'un des deux prisonniers est un émissaire.

GERMAIN, JOLICŒUR, BELACCUEIL.

Plus de doute !

GEORGES.

Un des deux sergens est un faux sergent.

GERMAIN, JOLICŒUR, BELACCUEIL.

C'est clair !

BELACCUEIL.

Vous n'avez ici qu'un prisonnier, le capitaine : donc !...

GEORGES.

La conséquence est naturelle ; l'émissaire vient pour le capitaine.

GERMAIN, JOLICŒUR, BELACCUEIL.

C'est juste !

BELACCUEIL.

Donc il faut le renvoyer tout de suite.

GERMAIN, JOLICŒUR, GEORGES.

A l'instant !

BELACCUEIL, *regardant tour à tour Folleville et Sophie.*

Je ne suis plus embarrassé que de savoir lequel nous renverrons.

JOLICŒUR, *désignant Sophie.*

C'est celui-ci.

GERMAIN, *désignant Folleville.*

C'est celui-là.

BELACCUEIL.

Doucement... c'est l'un ou l'autre, pas de doute ! mais il ne faut pas s'y tromper.

GEORGES, *montrant Sophie.*

Sur la mine seule, j'aimerais cent fois mieux garder celui-là.

JOLICŒUR.

Monsieur, on ne juge pas les gens sur la mine.

GEORGES, *très-haut à Jolicœur.*

Vous auriez trop peur pour vous, monsieur le faux sergent.

JOLICŒUR.

Moi, faux sergent ?

GEORGES, *à Belaccueil.*

Voyez son air embarrassé.

JOLICŒUR.

Moi, l'air embarrassé ?

GEORGES.

Oui, monsieur, très-embarrassé.

GERMAIN.

Pas seulement l'air militaire !

BELACCUEIL.

C'est ce qui m'a frappé d'abord.

JOLICŒUR.

Comment, je n'ai pas l'air militaire ?

GEORGES, GERMAIN, BELACCUEIL.

Pas du tout.

GEORGES, *vivement.*

Donc voici l'émissaire, (*montrant Folleville.*) le véritable prisonnier, (*Sophie.*) le véritable sergent, (*Germain.*) le faux sergent. (*Jolicœur.*) Renvoyons celui-ci. (*montrant Jolicœur.*)

BELACCUEIL.

C'est juste; à la porte, le faux sergent.

JOLICŒUR.

Comparez les ordres, monsieur le concierge, et vous allez voir.

BELACCUEIL.

Trait de lumière!

GEORGES, *à Jolicœur.*

Attendez.

BELACCUEIL.

Je n'ai jamais vu aucune des deux signatures, par conséquent je ne puis pas dire quelle est la bonne.

GEORGES, *à Belaccueil.*

J'imagine une manière adroite de découvrir la vérité.

BELACCUEIL.

Laquelle?

GEORGES, *bas à Belaccueil.*

Laissez-moi faire à chacun, tour à tour, une petite question insidieuse, dans le genre de celles que l'on fait quelquefois dans les prisons.

BELACCUEIL.

Bien inventé! fais-leur ta question insidieuse.

GEORGES, *passant à Folleville, bas.*

Mon officier, voilà l'occasion de vous sauver: tâchez de faire croire que vous êtes l'émissaire, on vous renverra, nous la garderons.

FOLLEVILLE, *bas.*

Ma foi, il ne peut rien m'arriver de pire. Je suis l'émissaire, et je vais te secourir. Va... (*presque haut, faisant signe à Georges de se taire.*) chut, mon ami, chut!

GEORGES, *très-haut, et repassant au milieu.*

Non, monsieur, non; je dirai tout. (*à Belaccueil.*) C'est là que je l'attendais. (*à Folleville.*) Vous ne me le soutiendrez pas, je l'espère, vous ne me le soutiendrez pas? ah!... ah!...

JOLICŒUR.

Comment, il ne le soutiendra pas?

MILITAIRE.

74

GEORGES.

Non, monsieur, il... ne... me... le... soutiendra pas! ni vous non plus, monsieur le faux sergent.

FOLLEVILLE, *jouant le dépit, et très-haut.*

Dieux! je suis reconnu! je ne pourrai pas le voir. (*à part.*) Je ne sais pas qui, mais n'importe.

GEORGES, *à Belaccueil.*

Ah! ah! je ne pourrai pas le voir! l'avez-vous entendu?

GERMAIN, *à Belaccueil.*

Donc il vient pour le voir.

BELACCUEIL, *courant à Folleville.*

Non, monsieur, vous ne pouvez pas le voir, vous ne le verrez pas!

SOPHIE *haut, à part, imitant Folleville.*

Dieux, je ne pourrai pas profiter de cette occasion pour me sauver!

GEORGES, *à Belaccueil.*

Avez-vous entendu celui-là?

BELACCUEIL.

Ils se sont trahis tous deux : (*passant du côté de Sophie.*) non, mon officier, ce n'est pas vous que je renverrai.

SOPHIE.

Quoi?

BELACCUEIL.

Pas si bête, entendez-vous?

GERMAIN.

Non, certainement, pas si bête!

SOPHIE, *à part.*

Fort bien!

GEORGES, *à Folleville.*

Allons, monsieur, avouez que le faux sergent est un homme aux gages du capitaine, payé pour vous amener.

FOLLEVILLE.

Puisque tout est découvert, je l'avoue!

JOLICŒUR, *stupéfait.*

Comment, payé?

FOLLEVILLE, *à Jolicœur.*

Payé pour m'amener, tu ne peux pas dire le contraire.

LA PRISON

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Joli métier que vous faites là, M. Jolicœur.

GERMAIN.

Que dites-vous ? il s'appelle Jolicœur ?

BELACCUEIL.

A ce qu'il prétend.

GERMAIN.

O ciel ! il m'a pris mon nom !

JOLICŒUR, en colère.

Comment ! je ne suis pas Jolicœur ?

GERMAIN.

Il aura su que je m'appelais ainsi. Je le demande, à qui ce nom convient-il ? un nom que toute la compagnie m'a décerné par acclamation !

BELACCUEIL, à Folleville.

Je vois pourquoi vous étiez tantôt si discret.

FOLLEVILLE, à Sophie.

Pardon, aimable prisonnier, si j'ai pris votre nom pour m'introduire dans cette prison ; le désir seul d'obliger me fait agir dans cette circonstance... mettez-vous à ma place... et puisse-je en partant vous laisser jouir ici de quelque bonheur !

SOPHIE.

Ah, monsieur, tout est permis pour nous rapprocher de ce qui nous est cher : les vœux que vous faites pour moi ne sortiront pas de mon cœur, et j'en éprouve une reconnaissance que je ne saurais vous exprimer comme je le voudrais en ce moment.

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Eh bien ! monsieur ?

FOLLEVILLE, à Jolicœur.

Tu vois, mon ami, que le coup est manqué ; allons-nous-en.
(Il veut partir.)

JOLICŒUR, le retenant.

Non, vous resterez. (à Belaccueil.) M'entendrez-vous à mon tour ?

GERMAIN et GEORGES.

Ne l'écoutez pas.

BELACCUEIL.

Je ne l'en croirai pas davantage ; mais il est de la justice d'écouter.

GEORGES.

A la bonne heure.

JOLICŒUR.

Eh bien ! vous croyez que le prisonnier que j'amène s'introduit ici pour voir le prisonnier que vous gardez ; pour vous convaincre mieux , faites sortir votre prisonnier sans le prévenir : vous verrez quel est celui des deux officiers qu'il reconnaitra du premier coup d'œil ; et celui-là bien certainement sera l'émissaire.

SOPHIE, *à part.*

Ciel !

JOLICŒUR, *montrant Georges, Sophie, Germain et Folleville.*

Ah ! voyez-vous déjà leur air tout surpris ?

GEORGES, *à Belaccueil, montrant Jolicœur.*

Ruse pour voir le prisonnier.

FOLLEVILLE, *à Jolicœur, se remettant.*

Bien trouvé, mon ami, bien !

BELACCUEIL.

Oui, bien trouvé ! n'importe, ils ne pourront se rien dire que nous ne l'entendions... et je consens à l'épreuve.

SOPHIE, *à part.*

Nous sommes perdus !

GEORGES, *montrant Sophie.*

Concierge, il me vient dans l'idée que celui-ci, dans le fait, pourrait bien être l'émissaire.

BELACCUEIL.

Mais, mon ami, raisonne donc ; rapproche comme moi les circonstances, les demi-mots échappés, l'aveu même de celui-ci : (*il désigne Folleville.*) la contenance de celui-là : (*il désigne Sophie.*) la figure commune du faux sergent ; (*Folleville fait des signes à Jolicœur et lui parle bas comme pour paraître d'accord avec lui.*) leur air d'intelligence encore à présent, les signes, tiens, vois-tu?... Laisse donc, tu sens bien que j'ai tout calculé, l'évidence est pour moi : seulement, comme le capitaine en les voyant tous les deux sera peut-être assez rusé pour faire semblant de reconnaître celui-ci, faisons l'épreuve tour à tour.

GEORGES, *passant du côté de Sophie.*

C'est cela, je renferme celui-ci dans cette chambre.

BELACCUEIL.

Et moi, je vais chercher le capitaine et l'amener avant qu'il ne soit prévenu.



LA PRISON

GEORGES.

Ce sera fort bien. (*à Sophie.*) Entrez ici, mon officier.SOPHIE, *à part.*

Me voilà sauvée pour quelques instans!

(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE X.

FOLLEVILLE, JOLICOEUR, GEORGES.

FOLLEVILLE, *à part et passant à droite.*

TENONS-NOUS bien, l'excellente folie!

JOLICOEUR.

Ah! ça, mon officier, c'est un fort vilain tour que vous me faites là; c'est donc pour m'échapper que vous...

FOLLEVILLE.

Ma foi, mon ami, dans une prison, sauve qui peut!

JOLICOEUR.

Nous allons voir. Restez là.

SCÈNE XI.

FOLLEVILLE, JOLICOEUR, BELACCUEIL, EDMOND,
GEORGES.GEORGES, *après avoir enfermé Sophie, va se ranger contre la porte du capitaine.*

TACHONS de prévenir le capitaine quand il sortira.

JOLICOEUR, *à Folleville.*

Allons, placez-vous là, mon officier, et ne dites mot.

BELACCUEIL.

Sortez, capitaine, sortez : venez voir un de vos amis, qui demande à vous parler. (*à part.*) Voyons l'effet.(*Il se place au milieu, appuyé sur sa béquille, pour observer.*)GEORGES, *bas à Edmond au moment où il sort.*

Reconnaissez-le.

EDMOND, *reconnaissant Folleville.*

Que vois-je?... Eh quoi! c'est toi, mon ami, mon cher ami?

(*Il s'avance vers Folleville.*)

BELACCUEIL, *s'avançant entre deux.*
Il l'a reconnu, c'est lui!

GEORGES.
Plus de doute.

FOLLEVILLE, *reconnaissant Edmond.*
Oui, mon cher Edmond, c'est moi.

JOLICŒUR, *surpris.*
Comment, ils se connaissent?

BELACCUEIL, *à Jolicœur.*
Eh bien! monsieur?

EDMOND.
Dis-moi donc, par quelle aventure ici?...

FOLLEVILLE.
Par quel hasard en prison?

EDMOND.
Que je t'embrasse.

BELACCUEIL, *se mettant devant lui.*
Non, capitaine, je ne le souffrirai pas. (*à Georges montrant Folleville.*) Faites partir le prétendu Valcour.

EDMOND.
Valcour? mais ce n'est pas Valcour qu'il se nomme.

GEORGES.
Vous entendez? ce n'est pas Valcour qu'il se nomme. (*à part.*)
Qui lui a soufflé celui-là?

FOLLEVILLE, *à Edmond.*
Je suis ici sous un nom supposé, mon ami; mais ne dis pas qui je suis.

JOLICŒUR.
Le diable m'emporte si je conçois...
GEORGES, *prenant Jolicœur et le présentant à Edmond d'une main, tandis que de l'autre il lui montre Germain qui se place derrière l'épaule de Jolicœur.*

Un instant, il faut achever l'épreuve: reconnaissez-vous ce personnage-ci?

GERMAIN, *se montrant par-dessus l'épaule de Jolicœur.*
Oui, oui!... le reconnaissez-vous?

EDMOND, *reconnaissant Germain.*
Eh! quoi, Germain, mon valet de chambre!

BELACCUEIL, à *Jolicœur*.

Ah! ah! le valet de chambre.

GEORGES, *trionphant*.

C'était le valet de chambre!

BELACCUEIL.

Je ne m'étonne plus de son air embarrassé!

JOLICŒUR, *au comble de la colère*.

Ventrebleu, morbleu, corbleu!

GERMAIN.

Vous l'entendez, jurement de valet.

GEORGES.

C'en est assez, ils sont reconnus tous les deux. — (à *Folleville*.) Partez, monsieur l'émissaire. — (à *Belaccueil*.) Concierge, faites rentrer le capitaine. (à *Jolicœur*.) Allez-vous-en, monsieur le valet de chambre. — (bas à *Folleville* et à *Germain*.) Faites bien du bruit, mon officier. — Vous aussi. — Point d'explication : que le diable n'y connaisse rien.

FOLLEVILLE, à *Edmond*.

Rentre, mon ami, rentre, et ne dis pas surtout qui je suis.

BELACCUEIL.

Rentrez, rentrez, capitaine.

EDMOND, à *part*.

Je n'y conçois rien ; n'importe, rentrons. (Il rentre.)

BELACCUEIL, *fermant la porte du capitaine*.

Ils se sont vus!... mais du moins ils ne se sont rien dit de trop.

GEORGES.

C'est tout ce que je craignais.

SCÈNE XII.

FOLLEVILLE, JOLICŒUR, BELACCUEIL, GERMAIN.

JOLICŒUR.

MONSIEUR le concierge, sur mon honneur, je ne sais comment ils se connaissent ; mais il est sûr que j'amène celui-ci de France.

BELACCUEIL.

Eh bien! faites-moi le plaisir de l'y remener.

MILITAIRE.

55

FOLLEVILLE.

Je ne demande pas mieux.

BELACCUEIL, à Jolicœur.

Rendez-moi mon reçu, reprenez votre faux ordre et partez.

JOLICŒUR.

Eh bien ! oui, je m'en vais, mais je le remène à bord ; je le ramènerai, vous le recevrez, et nous saurons si c'est un faux prisonnier, si je suis un faux sergent ? moi valet de chambre !... après dix campagnes et trois coups de feu. Ventrebleu ! corbleu ! morbleu !... venez, mon officier.

FOLLEVILLE.

Oui, retirons-nous, (*à part.*) et tâchons d'éclaircir ce que signifie tout cela. (*Il sort avec Jolicœur.*)

GERMAIN, BELACCUEIL et GEORGES.

Partez, M. Germain : adieu, monsieur l'émissaire.

(*Belaccueil les met dehors et les suit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE XIII.

SOPHIE, BELACCUEIL, GERMAIN, GEORGES.

BELACCUEIL, à Germain.

EN vérité, je n'ai jamais vu pareille obstination ; et si l'on n'avait pas un peu de ça. (*à Sophie, ouvrant sa chambre.*) Venez, mon officier, tout est découvert.

SOPHIE, à part.

O ciel !

GEORGES.

Oui, mon officier, tout est découvert, et c'est vous que nous gardons : je vous plains.

SOPHIE, à part.

Que je suis heureuse !

BELACCUEIL, à Germain.

Quant à vous, monsieur le sergent, mon collègue ; le véritable, celui-ci, n'est-ce pas ?

GERMAIN.

J'ose me flatter que vous n'en doutez plus ?

BELACCUEIL.

Voilà le reçu de votre prisonnier ; mille pardons d'avoir mé-

connu d'abord un confrère : mais on est si souvent la dupe des intrigans, qu'il ne faut jamais faire les choses avec légèreté.

GERMAIN.

Tout ce que vous avez fait est pour le mieux! (*à Sophie.*) allons, mon officier, du courage; et malgré ce petit accident, tâchez qu'on ne puisse voir en vous qu'un militaire. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

SOPHIE.

Du tout!

BELACCUEIL.

Eh bien! c'est charmant, il n'a pas de rancune.

GERMAIN.

Sans adieu, monsieur le concierge.

BELACCUEIL.

Permettez donc que je vous reconduise, je suis chez moi.

(*Il conduit Germain jusqu'à la porte, et sort avec lui.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, GEORGES.

SOPHIE, *près de la table.*

C'EST de là qu'il m'écrivait! comment le voir?

GEORGES, *lui montrant sur la table le portrait d'Edmond.*

Regardez toujours.

SOPHIE.

Dieux! son portrait, fait en prison et pour Sophie. (*elle le met dans son sein.*) Une romance! encore pour moi! cher Edmond, comme tu justifies par ton amour, tout ce que le mien ose risquer en ce moment!

GEORGES.

Chut! le capitaine est dans cette chambre.

SOPHIE.

Dieux! si près de moi!

GEORGES.

Pas trop d'empressement surtout; le chapeau sur les yeux; l'air plus militaire; grosse voix; ton résolu; pas d'amour; et, si vous le pouvez, toutes les façons d'un mauvais sujet de garnison... paix!

BELACCUEIL, *revenant de conduire Germain, et montrant la valise de Sophie.*

Porte cette valise.

SOPHIE, *avec inquiétude.*

Où donc ?

BELACCUEIL.

Dans la chambre qui vous était destinée.

GEORGES.

J'y vais.

BELACCUEIL, *à Sophie.*

Tâchez maintenant, mon officier, de prendre votre parti, pas de chagrin, ça rend la captivité plus triste, et ça ne l'abrège pas : ce n'est pas parce que j'y suis, mais vous ne vous déplairez point ici ; l'on y fait de la peinture, de la musique.

SOPHIE, *prenant la guitare.*

Permettez-moi...

BELACCUEIL.

Vous êtes musicien ! Allons, tant mieux. Tous les beaux arts dans ma prison, c'est charmant.

GEORGES, *revenant.*

La valise est entrée.

BELACCUEIL.

Maintenant, mon officier, à votre tour.

SOPHIE, *allant avec la guitare vers la porte d'Edmond.*

Souffrez auparavant que j'essaie...

BELACCUEIL.

Emportez-la dans votre chambre, le capitaine ne le trouvera pas mauvais.

SOPHIE, *à part, emportant la guitare.*

Ne risquons rien ; laissons faire Georges. Ah ! nous voilà du moins sous les mêmes verroux !

SCÈNE XV.

BELACCUEIL, GEORGES.

GEORGES.

Je commence à respirer !

BELACCUEIL.

Bien ! mon ami, quand je te disais qu'on ne m'attraperait

pas deux fois?... C'est toi qui m'as tiré de ce mauvais pas, et je te réponds de ne pas t'oublier dans les bonnes occasions. Va faire ta faction, va... Ce pauvre capitaine, il ne se doute pas que j'ai remis au gouverneur la lettre que sa belle avait apportée pour lui ce matin ; au fait, s'il a voulu me tromper, je le trompe aussi ; mais la consigne doit toujours passer avant tout.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

GEORGES *seul.*

BRAVO ! l'amant ici, la maîtresse là ; tous deux enfermés ; ne précipitons rien ; vite à mon devoir ; une heure de faction ; je remonte ensuite ; je tâche de les rapprocher ; je les seconde, et sauve qui peut !

(*Il sort.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.**FANCHETTE** *seule.*

IL faut convenir que j'ai bien du malheur aujourd'hui!... d'abord, c'est mon père qui vient nous séparer; ensuite, c'est M. Georges qui n'a pas le tems, et puis maintenant, il est de faction. Oh! mon dieu! mon dieu! qu'un amant toujours en sentinelle est ennuyeux!

SCÈNE II.**FANCHETTE, GEORGES.****GEORGES**, *vivement.***M'EN** voilà quitte! Ah! je suis ravi de te trouver là!**FANCHETTE.**

Nous allons donc enfin pouvoir causer!

GEORGES.

Ce n'est pas encore pour ce moment ci?

FANCHETTE.

Quoi! monsieur, ce n'est pas....

GEORGES.

J'ai bien autre chose dans la tête.

FANCHETTE.

Voilà bien les hommes! ce qu'ils ont dans la tête leur fait oublier ce qu'ils ont dans le cœur.

GEORGES.

Tu verras que non. Mais, écoute,

FANCHETTE.

Non, monsieur, c'est à mon tour; je m'en vais et si jamais vous me revoyez....

GEORGES.

Mais, j'ai besoin de toi.

FANCHETTE.

Ça ne presse pas. (*à part.*) Je savais bien que je finirais par lui dire aussi : ça ne presse pas ?

GEORGES.

Comment, mademoiselle, ça ne presse pas, quand il s'agit...

FANCHETTE.

Mais laissez-moi donc, monsieur ; si mon père me trouve avec vous, il se fâchera, s'emportera.

GEORGES, *en colère.*

Ah ! tu veux me faire donner au diable !

FANCHETTE.

Vous savez bien qu'il nous a défendu de rester ensemble.

GEORGES.

Ah ! tu prends ta revanche.

FANCHETTE, *s'en allant.*

En vérité, monsieur, on n'a jamais vu cette obstination !...

GEORGES, *la prenant par le bras.*

Ah ! mon obstination !... m'écoutez-vous, morbleu !

FANCHETTE.

Eh bien ! monsieur, voyons bien vite ce que vous avez à me dire ; car il faut toujours que les femmes finissent par faire...

GEORGES.

Ce qui leur fait plaisir.

FANCHETTE.

Allons, parle.

GEORGES.

Veux-tu m'aider à rendre le plus grand service à ce pauvre capitaine, que l'on tient enfermé là ?

FANCHETTE.

Que faut-il faire ?

GEORGES.

Aussitôt que l'occasion s'en présentera, tâche d'enlever les clefs de nos prisonniers.

FANCHETTE.

Ah ! je n'oserai jamais.

GEORGES.

Quoi ? vous aimez, dites-vous, et vous n'osez pas rendre service à quelqu'un qui aime, qui est séparé de celle qu'il aime ?

MILITAIRE.

59

FANCHETTE.

Mais comment voulez-vous que je fasse?

GEORGES.

Comment je veux que vous fassiez!... Voilà des objections maintenant; je ne vous parle plus!... Ecoute, figure-toi que c'est moi, ton fidèle Georges, qui suis enfermé, ne trouverais-tu pas le moyen...

FANCHETTE.

Ah! c'est bien différent, je t'aime, toi!...

GEORGES.

Eh bien! faisons quelquefois pour la bienfaisance, ce que nous ferions pour l'amour. Je t'en saurai le même gré.

FANCHETTE.

Allons, je ferai tout ce que je pourrai, pourvu que tu me promettes qu'ensuite tu seras bien doux, bien gentil, bien aimable, et que tu écouteras, sans te fâcher, ce que je veux te dire, pour ton bien, ton avancement et notre mariage.

GEORGES.

J'entendrai tout, je te le promets! mais songe que je ne parle pas que tu ne m'apportes au moins une clef.

FANCHETTE, *à part*.

Et toi, si je la tiens une fois...

GEORGES.

Ciel! je crois que ton père monte. Descends vite, je te rejoindrai pour t'expliquer ce dont il est question.

FANCHETTE.

Toujours mon père! oh! mon dieu! mon dieu! l'on dirait que c'est un fait exprès. Je m'enfuis.

BELACCUEIL, *entrant*.

Encore ici? descendez, mademoiselle.

FANCHETTE.

Je m'en vais, mon père.

SCÈNE III.

BELACCUEIL, GEORGES.

BELACCUEIL.

EH bien! mon ami, es-tu revenu travailler à ta ruse de guerre?

GEORGES.

Je pensais à la manière adroite dont vous avez découvert celle de tantôt.

BELACCUEIL.

Dans toutes les occasions difficiles, je puis dire, sans me vanter!... que je m'en suis tiré tout aussi bien.

GEORGES.

Je vous en fais mon compliment.

BELACCUEIL.

C'est, grâce à toi, mon ami! mais je ne suis pas de ces supérieurs qui laissent aux autres la besogne et les dangers, pour garder la gloire et le profit. C'est ta question insidieuse qui nous a tirés d'embarras, et tu peux être sûr que je ne t'oublierai pas dans le compte que je vais rendre au gouverneur de ce qui s'est passé.

GEORGES.

Parler au gouverneur de cette aventure! gardez-vous en bien! c'est vous perdre, nous perdre tous.

BELACCUEIL.

Eh! pourquoi?

GEORGES.

Ne connaissez-vous pas le gouverneur? les chefs sont injustes quelquefois.

BELACCUEIL.

A qui le dis-tu?

GEORGES.

Quand on agit de soi-même, sans prendre leurs ordres, quelque succès que l'on obtienne, ils trouvent toujours mal ce que vous avez fait. Je ne veux vous en citer qu'un exemple: vous avez cultivé votre esprit, et vous connaissez l'histoire.

BELACCUEIL.

Sans me vanter!...— dis toujours?

GEORGES.

J'ai lu dans ce livre de tantôt qu'un général.... C'était un Romain, je crois.

BELACCUEIL.

Eh bien! ton Romain?

GEORGES.

Ne fut-il pas condamné pour avoir gagné une bataille sans l'ordre de son supérieur?

BELACCUEIL.

Il est fort, celui-là ? diable ! — Ici pourtant ce n'est pas la même chose... ton général pouvait perdre la bataille.

GEORGES.

Eh bien ! ne pouviez-vous pas vous tromper, renvoyer l'un pour l'autre ?

BELACCUEIL.

Mon ami, ce n'était pas possible : songe donc à l'évidence et quand on connaît les hommes aussi bien que moi...

GEORGES.

Le principal dans cette affaire n'était pas de connaître les hommes !... Le gouverneur vous dira que vous auriez dû garder les deux prisonniers, ne rien prendre sur vous, attendre son arrivée.

BELACCUEIL.

Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit ?...

GEORGES.

Ma foi, j'étais entraîné comme vous par l'évidence. J'ai fait ces réflexions-là depuis. Prenez garde à vous.

BELACCUEIL.

Peste ! ne disons mot, mon ami, car si ton général romain... Ecoute donc ? moi qui ne suis que concierge, il se pourrait bien que !...

GEORGES.

L'essentiel est seulement d'engager le capitaine à ne rien dire de son côté. Je m'en charge, si vous voulez : donnez-moi la clef.

BELACCUEIL.

Non, j'irai : mais retire-toi, voici le gouverneur.

GEORGES, à part et en s'en allant.

Courons achever de mettre Fanchette dans nos intérêts.
(Il laisse entrer le gouverneur, salue et sort.)

SCÈNE IV.

BELACCUEIL, DERFORT.

DERFORT.

RIEN de nouveau ?

BELACCUEIL.

Non, gouverneur, il n'est arrivé qu'un prisonnier, nommé

LA PRISON

Valcour, qui vient de France; un jeune homme charmant, je le tiens là sous le clef.

DERFORT.

C'est bon!... Fais venir mon neveu.

BELACCUEIL.

J'y vais, monsieur le gouverneur. (*à part, en allant chercher Edmond.*) Conjurons-le de ne rien dire à son oncle, et ne perdons pas de vue le Romain de Georges et sa bataille.

(*Il entre chez le capitaine.*)

SCÈNE V.

DERFORT *seul.*

AH! monsieur, vous ne voulez point partir; vous me résistez; vous employez la ruse pour écrire. Eh bien! je vais en agir de même avec vous. La lettre de Sophie que l'on m'a remise, peut servir admirablement mes dessins. Les femmes ont tant d'art pour écrire, sans se compromettre, qu'en enlevant le dessus de cette lettre, elle peut sembler écrite pour tout autre, aussi-bien que pour lui: tirons adroitement parti de cette rencontre favorable. N'empruntons plus le secours de mon autorité, qui pourrait échouer contre la violence de sa passion, et tâchons d'obtenir, par adresse, ce que la force ne pourrait peut-être obtenir sans un éclat trop fâcheux.

SCÈNE VI.

DERFORT, BELACCUEIL, EDMOND.

BELACCUEIL, *bas à Edmond, en sortant de la chambre.*

Vous me le promettez, capitaine?

EDMOND, *bas.*

Oui, je te le promets; je n'en parlerai point.

BELACCUEIL.

(*bas.*) L'excellent cœur! (*haut.*) Voici le capitaine, gouverneur.

DERFORT.

Retire-toi. (*Il le suit jusqu'à la porte, en lui parlant bas.*)

SCÈNE VII.

DERFORT, EDMOND.

EDMOND, *à part.*

FOLLEVILLE paraît ici sous le nom de Valcour ; puisqu'il le veut, feignons d'ignorer son arrivée.

DERFORT, *s'approchant.*

Mon ami, je ne viens plus ici pour insister sur un ordre qui paraît fortement te contrarier. Déterminé même à céder à tes desirs, à couronner un amour qui, d'après tes discours, me paraissait devoir être vivement partagé, j'ai voulu seulement savoir si tu étais véritablement aimé, prendre quelques informations.

EDMOND.

Eh bien ! mon oncle, tout ne vous a-t-il pas confirmé ?

DERFORT.

Mon pauvre ami, que je te plains !

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

DERFORT.

Dis-moi sérieusement, je t'en prie, si dans le fond de ton âme tu te crois parfaitement sûr d'être aimé de Sophie ?

EDMOND.

Pourrais-je en douter ?

DERFORT.

N'as-tu pas rencontré chez elle aucun homme, dont la présence ait pu te faire concevoir quelque ombrage ?

EDMOND.

Elle ne recevait que moi.

DERFORT.

Tu veux donc que je te dise tout ?

EDMOND.

Achevez.

DERFORT.

Eh bien ! non-seulement elle ne t'aime pas, mais elle en aime un autre.

EDMOND.

Quelle preuve en avez-vous ?

DERFORT.

Figure-toi qu'au moment où je sortais d'ici, ce rival est venu par hasard me prendre pour le confident de son bonheur!...

EDMOND.

Oh ciel!

DERFORT.

Juge de ma surprise! cet homme m'a confié qu'il la voyait en secret depuis quelque tems; il paraît même qu'il en a reçu...

EDMOND.

Quoi? mon oncle.

DERFORT.

La promesse de l'épouser.

EDMOND.

De l'épouser!

DERFORT.

Oui, mon ami.

EDMOND.

C'est impossible, mon oncle; cet homme vous a trompé!

DERFORT.

Je l'ai cru d'abord comme toi; mais piqué par mon incredulité, dans la chaleur d'une discussion assez vive, il s'écrie : Vous ne voulez pas me croire, vous ne le voulez pas? eh bien! monsieur, lisez cette lettre.

EDMOND.

Une lettre?

DERFORT, *lui remettant une lettre.*

Lis, mon ami, la voilà.

EDMOND *lit la lettre.*

Ciel! que vois-je? elle est de Sophie.

DERFORT.

Songeant combien il était important de te détromper, j'ai su, quoiqu'avec peine, déterminer ce rival à me la confier pour quelques instans.

EDMOND.

Mais pourquoi ne m'avoir remis que la moitié de cette lettre? Vous avez enlevé l'adresse.

DERFORT.

Elle ne t'aurait appris que le nom de ce rival, et j'ai pensé qu'il valait mieux l'ignorer.

EDMOND.

Nommez-le-moi ? si je le connaissais, il ne survivrait pas.

DERFORT.

Tout ressentiment contre un rival est ici déplacé ; s'il est préféré, renonce sans bruit, sans éclat à Sophie ; profite de l'occasion qui se présente de la fuir ; mets noblement une ambition louable à la place d'un fol amour, et console-toi de ses rigueurs, par l'avantage que t'offre la mission brillante dont je t'ai chargé.

EDMOND.

Non, vous ne pourrez me convaincre d'une telle perfidie ! Je n'y crois pas, je n'y croirai jamais !

DERFORT.

Eh bien ! monsieur, vous êtes libre de persister dans vos sentimens ; sortez, montrez-vous, rentrez dans une ville où vous allez être l'objet des regards malins, des épigrammes déchirantes, où vous serez peut-être avant peu le témoin du bonheur d'un rival préféré. Je voulais t'épargner ce désagrément ; mais tu le veux, sors et vole à ses pieds.

EDMOND.

Non, mon oncle ; non, jamais ! je partirai. Vous avez raison.

DERFORT, *à part.*

Je le tiens.

SCÈNE VIII.

GEORGES, DERFORT, EDMOND.

GEORGES.

GOUVERNEUR, un officier vous attend chez vous pour vous y parler d'une affaire très-intéressante, et qui regarde votre fils.

DERFORT.

Mon fils ! mon ami, je cours au-devant des nouvelles que l'on va m'apprendre ; je dispose tout pour ton départ, et je reviens à l'instant. (*bas à Georges.*) Georges, ne le quitte pas, et conduis-toi comme tantôt.

GEORGES.

Oui, gouverneur. (*Il suit Derfort jusqu'à la porte.*)

SCÈNE IX.

EDMOND, GEORGES, *dans le fond.*

EDMOND.

M'AVOIR trompé de la sorte : et c'est en prison que j'apprends... (*il entend un prélude de guitare.*) Qu'entends-je?

SOPHIE *chante dans sa chambre.*

Ces murs inspirent la terreur ;
En ce séjour on est esclave ;
Mais l'amour règne dans mon cœur,
Et tous ces tourmens je les brave.
Ah ! pour moi cette sombre tour,
Qu'un appareil affreux décore,
Sera le temple de l'Amour,
Quand j'y verrai ce que j'adore.

EDMOND.

Oh ! ciel ! qu'ai-je entendu ? c'est elle, c'est Sophie, je la reconnais.

GEORGES, *accourant de la porte où il était resté pour suivre de l'œil le gouverneur.*

Oui, capitaine, c'est elle !

EDMOND, *le prenant au collet.*

Traître ! si tu dis un mot. . .

GEORGES, *vivement.*

Doucement, capitaine, doucement ! je vous sers, je vous sauve ; tout est bien ! tout va bien ! c'est par moi que votre maîtresse est ici !

EDMOND.

Quelle joie ! quel transport ! et j'ai pu la soupçonner ! que je t'embrasse.

GEORGES, *vivement.*

Attendez, gardez cela pour elle.

EDMOND.

Elle est ici ?

GEORGES.

Dans cette chambre ! enfermée !

EDMOND.

Grands dieux !

GEORGES.

Chut ! il s'agit de la faire sortir.

EDMOND.

Enfonçons la porte.

GEORGES.

Arrêtez, vous allez nous faire de belles affaires. Apprenez d'abord tout, et soyez calme.

EDMOND, *très-agité*.

Je le suis, mon ami, je le suis, parle !

GEORGES.

Elle a reçu votre lettre, je vous dirai comment.

EDMOND, *montrant celle que le gouverneur vient de lui laisser.*

Mais celle-ci ?

GEORGES.

Elle était pour vous : elle l'a remise ce matin elle-même au factionnaire, qu'il l'a remise au concierge ; le concierge l'a remise au gouverneur, qui dans l'instant même est descendu pour la lire. Il en a déchiré le dessus.

EDMOND.

Ciel ! quel mystère je pénètre !... apprends, mon ami, le trait le plus odieux !... lisons, relisons-la. « *Mon ami !... — Son ami ! c'était pour moi ! Je n'aimerai jamais que vous !...* » — que moi !... Les voilà ces mots qui m'ont fait tant de mal. Ah ! qu'ils sont doux, qu'ils me rendent heureux !... Je n'aurais jamais cru qu'un seul mot de ce qu'on aime, pût faire à la fois tant de mal et tant de bien !

GEORGES.

Voilà les femmes, capitaine : tout ange ou tout diable ! l'enfer et le paradis ! souvent à côté l'un de l'autre, et quelquefois tous deux ensemble !

EDMOND.

Mais comment se fait-il qu'elle soit ici ?

GEORGES.

Elle s'est introduite sous le nom et les habits de l'officier Valcour, que l'on attendait, et que l'on a renvoyé.

EDMOND.

C'est charmant ! cher oncle ! cher oncle !

GEORGES.

Dites-moi donc par quelle adresse vous avez fait semblant de le connaître ?

EDMOND.

Oh ! tu vas être bien surpris : ce prisonnier est Folleville, le fils de mon oncle, ce fils qui n'a pas suivi son régiment, et dont il était inquiet.

GEORGES.

Je ne m'étonne plus si la reconnaissance a paru si naturelle !

EDMOND.

Par quelle aventure est-il conduit dans cette prison, sous un nom supposé ?

GEORGES.

Ma foi, je n'en sais rien ; mais il est parti, c'est à votre tour. La valise de notre jeune veuve renferme tout ce qu'il faut pour vous procurer le moyen d'échapper : des limes, un levier, un cordon de soie. Tâchez de vous voir, de faire passer la valise dans votre chambre, dont les fenêtres sont basses et commodes ; prévenez tout, ne précipitez rien ; limez ces barreaux, ouvrez la fenêtre, attachez le cordon, descendez sans bruit ; partez lestement, et sauve qui peut ! c'est le grand mot de la prison.

EDMOND.

Chut ! c'est le concierge.

BELACCUEIL, *ouvrant la porte.*

Georges, va me remplacer là-bas.

GEORGES, *sortant.*

J'y vais.

SCÈNE X.

BELACCUEIL, EDMOND.

EDMOND.

D'APRÈS ce que tu m'as dit, mon petit Belaccueil, et ce que j'ai pu concevoir, le prisonnier que tu tiens renfermé là ne se nomme-t-il pas Valcour ?

BELACCUEIL.

Oui, capitaine.

EDMOND.

Un très-jeune officier d'une charmante figure ?

BELACCUEIL.

Précisément, il possède un je ne sais quoi, qui m'a séduit tout de suite !

EDMOND.

Va le trouver, je t'en prie ; demande-lui s'il ne se souvient pas de m'avoir connu pendant que j'étais en France : c'était mon ami, mon meilleur ami ; fais-le sortir. Oh ! qu'il aura de plaisir, que nous aurons de plaisir à nous voir, à nous embrasser !

BELACCUEIL.

J'en suis persuadé, mais vous ne le verrez pas. Capitaine ! la consigne.

EDMOND.

Ah ! tu m'opposes la consigne ! — Eh bien ! mon oncle va revenir, et je te déclare qu'il saura que tu m'as laissé voir le prisonnier qui s'est introduit ici sous le nom de Valcour.

BELACCUEIL.

Mais, capitaine, vous voulez donc me perdre ?

EDMOND.

Use de ton droit, j'use du mien : n'en parlons plus.

BELACCUEIL.

Mais on va m'ôter ma place ?

EDMOND.

C'est ce que je veux. A quoi me sert-il de conserver un consierge sans humanité ? Bonsoir, mon ami. (*Il va pour rentrer.*)

BELACCUEIL, *le suivant.*

Mais l'on me mettra peut-être en prison.

EDMOND.

Eh bien ! te voilà tout porté ! tu ne te dérangeras pas.

BELACCUEIL.

C'est affreux d'en agir de la sorte ; vous que j'ai gardé avec une attention !...

EDMOND.

Et tu crois que je t'en sais gré ? Bonsoir, mon ami !

BELACCUEIL, *le retenant encore.*

Mais, capitaine, un petit moment ! attendez donc, je vous en conjure, et considérez...

EDMOND, *revenant, vivement.*

Quoi ! tu veux que je t'accordes ce que tu me demandes, et tu me refuses tout. Allons, cède par bonté, ne te fait pas prier : songe aux heureux que tu vas faire, au chagrin de perdre ta place ; consulte ton intérêt, ton cœur, mon empressement, la

sévérité de mon oncle, et tâche, malgré toi, de faire une bonne action : cela porte bonheur, même aux méchants.

BELACCUEIL.

Il faut que le diable s'en mêle ! il me met en colère, il me touche, il me menace, il me caresse ; on n'y tient pas. Je vais vous le chercher. (*Il va ouvrir la porte de Sophie.*)

EDMOND *seul*.

Je vais la voir ! tâchons de nous contenir, et de cacher les transports de l'amour sous ceux de la simple amitié !

SCÈNE XI.

BELACCUEIL, SOPHIE, EDMOND.

BELACCUEIL, *à Sophie*.

VENEZ, mon officier ; c'est le capitaine Edmond qui demande à vous voir et auquel je veux bien vous laisser parler, parce que je ne puis pas faire autrement.

EDMOND.

(*à part.*) C'est elle !... (*haut.*) C'est lui-même ! en croirai-je mes yeux ?

SOPHIE.

Quoi ! c'est vous ! oui, mon ami, mon cher Edmond, c'est moi, (*appuyant avec intention.*) ce Valcour que l'on n'attendait que ce soir.

EDMOND.

Oui, je sais !... je sais tout !... je sais pour quel motif vous êtes ici, je le sais !

SOPHIE.

Que voulez-vous ? une méprise ; je me suis fait prendre pour un autre.

BELACCUEIL.

Pris pour un autre ! eh bien ! quand je disais !... Il n'y en a pas un qui convienne qu'il mérite d'être arrêté...

SOPHIE.

Quel heureux événement ! quelle singulière rencontre !

BELACCUEIL, *à Sophie*.

Vous avez donc bien du plaisir à le voir ?

SOPHIE.

Si je n'étais en prison, je m'y ferais mettre exprès.

MILITAIRE.

71

BELACCUEIL.

Comment donc! vous n'en feriez pas davantage pour une femme.

SOPHIE, *fixant Edmond.*

Je ne ferais pour aucune femme ce que je fais pour lui.

BELACCUEIL.

Quelle amitié! ça me touche, malgré ma colère!

EDMOND.

Tu vois, mon ami, tu vois la personne que j'aime le mieux dans le monde. — Oh! si tu savais quel est cet ami! ce Valcour! ce cher Valcour! respecte-le. L'état n'a guère d'officier comme celui-là.

BELACCUEIL.

Peste! il a pourtant l'air bien jeune encore!

EDMOND.

Les plus vaillans ne sauraient s'empêcher de lui rendre les armes! moi qui te parle, il m'a vu moi-même à ses genoux.

BELACCUEIL.

Cependant, capitaine, vous êtes brave!

EDMOND, *mettant la main sur son cœur.*

Ah! mon ami, j'étais profondément blessé.

BELACCUEIL.

Vous vous êtes battu?

EDMOND.

Je devrai le bonheur à ses procédés généreux.

BELACCUEIL.

Vous ne sauriez trop l'aimer.

EDMOND, *vivement.*

Je l'adore!

SOPHIE, *de même.*

Adorer n'est pas le terme.

BELACCUEIL.

Sans doute, capitaine, on n'adore que Dieu quand on est sage! et les femmes quand on ne l'est pas...

EDMOND.

Eh bien! mon ami, je l'aime, mais avec une tendresse...

(*Il embrasse presque Sophie.*)

SOPHIE, *bas, l'arrêtant.*

Que faites-vous?



LA PRISON

EDMOND, *bas*.

Pardon ! mais il faut bien par prudence que je vous manque de respect.

BELACCUEIL, *les considérant et s'essuyant les yeux*.

Ces pauvres jeunes gens ! ... voilà mon ouvrage. Sans me vanter...

EDMOND, *à Sophie*.

Ah ! rien ne manque à mon bonheur ! un ami comme vous, une maîtresse adorée...

BELACCUEIL, *à Edmond*.

Eh bien ! vous allez penser à votre maîtresse à présent ?

SOPHIE.

Ce n'est pas l'instant.

BELACCUEIL, *bas à Sophie*.

C'est une femme dont il est fou.

SOPHIE, *finement*.

Je lui pardonne, oh ! oui, je lui pardonne bien sa tendresse pour cette femme ; mais il ne devrait cependant pas confondre ici la maîtresse avec l'ami ; songez que l'ami seul devrait vous occuper, et que vous devez tâcher de n'être qu'avec lui seul en cet instant.

BELACCUEIL.

Capitaine, le prisonnier a raison.

EDMOND.

Mais, cher Belaccueil, n'aurais-tu pas quelques affaires ; nous serions fâchés de te gêner : nous causerons, là... va-t-en !

BELACCUEIL.

Non, capitaine, je veux jouir avec vous du bonheur que je vous procure.

EDMOND, *à part*.

Au diable le butor !

SCÈNE XII.

GEORGES, *au fond*, BELACCUEIL, SOPHIE, EDMOND.

GEORGES, *accourant*.

LE gouverneur !

BELACCUEIL.

O ciel ! s'il vous voit ensemble, je suis perdu.

MILITAIRE.

73

SOPHIE, rentrant dans sa chambre.

Je rentre.

EDMOND.

Oui, rentrez, ne compromettez pas ce brave, cet excellent homme. (*Belaccueil enferme Sophie.*)

SCÈNE XIII.

BELACCUEIL, DERFORT, EDMOND, GEORGES.

DERFORT à *Edmond, en entrant.*

AH! mon ami, conçois toute ma joie. L'on m'a fait demander pour me prévenir que le prisonnier, arrivé aujourd'hui de France, est précisément un officier du corps où servait mon fils.

EDMOND, à *part.*

Il ignore tout; Folleville est sauvé, ne disons rien.

DERFORT.

Je vais à l'instant le voir, l'interroger, et je saurai par lui tout ce qui peut nous intéresser.

EDMOND, à *part.*

O ciel! tout est perdu!

DERFORT.

Concierge, faites venir le prisonnier.

GEORGES, à *part, en sortant.*

Un coup de maître, et je sauve la reconnaissance.

BELACCUEIL, en allant chercher Sophie.

Recommandons encore à celui-là de ne rien dire; et souvenons-nous toujours du Romain de Georges!...

(*Il entre chez Sophie.*)

SCÈNE XIV.

DERFORT, EDMOND.

DERFORT.

POUR toi, mon ami, j'espère que tu persistes dans ta résolution; tu sais à quoi tu dois t'en tenir sur la perfidie de cette femme.

EDMOND.

Oui, mon oncle, oui; je sais maintenant... de quel déguisement elle est capable; mais je veux avant de partir, la voir, la confondre.

LA PRISON

DERFORT.

Non, mon ami, tu ne la verras pas, je crains ta vivacité, tes emportemens; si tu veux qu'elle te sache instruit de tout, écris-lui, je lui remettrai moi-même ta lettre.

EDMOND, *vivement.*

Oui, j'écrirai... J'écrirai, mon oncle, et je saurai vous donner une lettre à laquelle vous ne vous attendez pas!

DERFORT.

Modère-toi, mon ami, ne lui parle point de sa perfidie; dis-lui seulement que tu passes en France pour y former d'autres nœuds; elle sera piquée davantage.

EDMOND.

Je conçois parfaitement votre idée. — (*à part.*) Attendons ce qui va se passer, et tenons deux lettres prêtes à tout événement. (*Il rentre.*)

DERFORT, *seul.*

En vérité, je ne l'aurais pas cru si raisonnable. — Tâchons maintenant de savoir par ce prisonnier.... Le voici.

SCÈNE XV.

SOPHIE, BELACCUEIL, DERFORT.

BELACCUEIL, *à Sophie, en sortant.*

OUI, mon officier, le gouverneur a quelque chose de particulier à vous dire.

SOPHIE, *à part.*

Il ne m'a jamais parlé; cachons mon visage autant que je pourrai. (*Elle tourne son visage du côté opposé au gouverneur.*)

BELACCUEIL.

Gouverneur, voici le prisonnier; vous n'en avez jamais vu de plus aimable, ni de plus gai. (*Sophie tire son mouchoir et le place sur sa figure, avec l'expression du plus grand chagrin.*)

DERFORT, *à Belaccueil.*

Laisse-nous, et songe que si cette femme revenait....

BELACCUEIL.

Soyez tranquille, gouverneur, ce n'est plus moi que les femmes surprennent. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

SOPHIE, DERFORT.

DERFORT.

APPROCHONS.

SOPHIE, *assise au bout de la table.*

Hélas! (*Elle cache sa tête dans ses mains à l'instant où le gouverneur approche.*)

DERFORT, *à part.*

Belaccueil le disait si gai! Ah! les malheureux ne peuvent avoir qu'une gaieté passagère. Il paraît jeune, intéressant.

SOPHIE, *à part, haut.*

Grands dieux!

DERFORT, *s'avance.*

Mon ami, ne vous affligez pas.

SOPHIE, *continuant le même jeu.*

Ah! monsieur, j'ai de fortes raisons pour vous paraître affligée dans ce moment.

DERFORT.

Pourquoi vous cacher à mes yeux?

SOPHIE, *de même.*

Il est des situations où l'on ne peut mieux faire que d'éviter tous les regards.

DERFORT.

Mon ami, soyez persuadé que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre position. Mais avant de vous parler de vos malheurs, permettez-moi de remplir le véritable but de ma visite, et de vous demander des nouvelles de mon fils Folleville, qui sert dans le même régiment que vous.

SOPHIE, *jouant la surprise, sans se montrer.*

Quoi! monsieur, vous seriez....

DERFORT.

Vous le connaissez?

SOPHIE.

Oui, monsieur....

DERFORT.

Vous pouvez alors m'apprendre pourquoi il n'a pas suivi son escadron? Aurait-il obtenu la permission de rester en France?

LA PRISON

SOPHIE, *hésitant.*

Oui, monsieur, oui. Je me rappelle l'avoir entendu dire.

DERFORT.

Quel motif a pu le déterminer à demander cette permission?

SOPHIE, *indifféremment.*

Je ne sais trop, monsieur, nous étions peu liés.

DERFORT.

Jeune imprudent ! quel motif a donc pu vous déterminer vous-même ?

SOPHIE, *jouant de nouveau l'accablement.*Ah ! monsieur, n'augmentez pas mon embarras. (*Georges paraît dans le fond, et écoute.*)DERFORT, *vivement.*

Pardon, mon ami ; c'est que vous m'intéressez.... vous m'attendrissez ! Si jeune et réservé pour un pareil sort !

SOPHIE, *se levant vivement.*

Comment ? quel sort ? monsieur, vous m'effrayez.

DERFORT, *la fixant.*

Que vois-je ! quels traits !

SOPHIE, *à part.*

J'ai montré mon visage, autre malheur !

DERFORT, *continuant de la fixer.*

En vérité, c'est étonnant.

SCÈNE XVII.

SOPHIE, GEORGES, DERFORT.

GEORGES.

(*à part.*) VOILA le moment. (*il s'avance.*) Gouverneur, j'accours pour vous communiquer un avis important.

DERFORT.

Que veux-tu ?

GEORGES, *fixant de côté Sophie.*

Cette femme qui est venue ce matin demander le capitaine Edmond, vient de se présenter de nouveau ; elle se prétend maintenant sœur du prisonnier Valcour, et demande à le voir.

SOPHIE, *concevant son idée.*

Que dites-vous, mon ami ?

MILITAIRE.

77

GEORGES, *appuyant et fixant Sophie.*

Où, mon officier, une femme est en-bas, qui se dit votre sœur : oui, votre sœur!...

DERFORT.

Elle est en-bas?

SOPHIE.

(*à part.*) Je comprends... (*haut.*) En effet, d'après ses dernières lettres, il se pourrait!... Vous la nommez?

GEORGES.

Sophie de Merville.

SOPHIE.

C'est elle-même! je la savais bien dans ce pays. Mais je ne m'attendais pas à la trouver précisément dans cette ville. Pardonnez, monsieur, ma joie, mes transports!

DERFORT, *à part.*

En vérité, plus je le regarde et plus...

SCÈNE XVIII.

SOPHIE, GEORGES, DERFORT, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *prenant Derfort à part, et l'entraînant vers la gauche du théâtre.*

GOUVERNEUR?

DERFORT.

Eh bien?

SOPHIE, *à part, et toujours près de la table.*

Heureuse inspiration! écrivons sans être vue.

GEORGES, *se plaçant devant elle pour la cacher.*

Plaçons-nous devant elle.

BELACCUEIL, *mystérieusement au gouverneur.*

Gouverneur, il vient de se présenter à la porte...

DERFORT.

Je le sais.

BELACCUEIL.

Une femme que l'on assure, d'une ressemblance extrême avec le prisonnier Valcour.

DERFORT.

Tu l'as vue?

LA PRISON

BELACCUEIL.

Non, c'est le factionnaire! (*Il continue de parler bas.*)GEORGES, *bas à Sophie.*

Trompé par Fanchette.

SOPHIE, *à Georges, lui donnant secrètement le papier qu'elle vient d'écrire.*Emportez, lisez et devinez. (*Georges sort.*)

SCÈNE XIX.

SOPHIE, DERFORT, BELACCUEIL.

DERFORT, *continuant de parler à Belaccueil.*

Quoi! tu ne l'as pas vue?

BELACCUEIL.

Non, mais on vient de m'assurer qu'elle se disait sœur du prisonnier Valcour, et qu'elle demandait à le voir avec un empressément!...

DERFORT, *s'avançant vers Sophie.*

Quoi! vous seriez le frère?...

SOPHIE, *avec assurance.*Si vous l'avez rencontrée quelquefois, notre extrême ressemblance doit vous convaincre. (*Georges et Fanchette paraissent dans le fond, ayant l'air de se concerter*)

DERFORT.

J'avais entendu dire en effet qu'elle avait un frère.

SOPHIE, *s'approchant.*

Au service en France.

DERFORT.

Il est vrai.

SOPHIE.

Qui lui ressemblait beaucoup.

DERFORT.

On ne m'avait pas dit cela.

SCÈNE XX.

SOPHIE, GEORGES, FANCHETTE, DERFORT,
BELACCUEIL.GEORGES, *à Fanchette.*(*bas.*) APPROCHONS. (*haut, jouant la colère.*) Allons, ve-

nez, mademoiselle. Dites sur-le-champ ce que vous a dit cette femme.

FANCHETTE, *jouant l'humeur.*

Eh bien ! est-ce que je puis empêcher que l'on me parle ?

GEORGES.

Que voulait-elle ?

BELACCUEIL, *passant entre Derfort et Fanchette.*

Parlez, mademoiselle !

FANCHETTE.

Eh bien ! j'étais sortie ; je venais à la prison : elle m'a demandé s'il n'était pas arrivé un prisonnier nommé Valcour.

SOPHIE, *vivement.*

C'est moi !

FANCHETTE, *feignant la plus grande surprise.*

Oh ! mon dieu ! c'est singulier comme il lui ressemble ! et si je ne venais de lui parler en bas...

DERFORT.

Vous l'avez vue ?

FANCHETTE.

Oui, M. le gouverneur. (*bas à Georges.*) Est-ce bien ?...

GEORGES.

(*bas.*) Très-bien ! (*haut.*) Ce n'est pas tout. Vous rougissez ; je vous ai vu cacher quelque chose... un papier, je crois.

BELACCUEIL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

FANCHETTE.

Rien, mon père !... Eh bien ! M. le gouverneur, c'est une lettre qu'elle m'a remise pour son frère.

SOPHIE.

(*haut.*) Une lettre pour moi ?

GEORGES.

Et vous avez osé vous en charger !

FANCHETTE.

Elle pleurait ; moi, je n'ai pu refuser : (*fixant Sophie.*) il est si doux d'obliger ceux qui se trouvent dans l'embarras !

SOPHIE.

(*à part.*) Charmante fille ! Georges a tout compris. (*haut.*) Ah ! donnez, donnez-la-moi, cette lettre ?

LA PRISON

BELACCUEIL, *la saisissant.*

Un instant. Elle doit passer d'abord dans les mains du gouverneur. (*Il la remet à Derfort.*)

DERFORT.

Je reconnais l'écriture. « A M. de Valcour ». — Cette lettre est d'elle, en effet. Lisez, mon ami, lisez ; je sais trop combien une telle consolation a de charme, pour vouloir vous en priver.

SOPHIE.

Ah ! monsieur, cette lettre, dans ma position, me fait un bien ! Sœur chérie !... mais on a refusé de la laisser entrer. Permettez que je la voie, que je puisse la voir un instant, un seul instant !

DERFORT, *à part.*

Quelle occasion pour lui parler !

SOPHIE.

Monsieur, vous hésitez ?

DERFORT.

Je ne puis rien vous refuser, mon ami ; je vais ordonner qu'on la fasse monter.

BELACCUEIL.

Je vais...

SOPHIE, *à part.*

Grands dieux !

FANCHETTE, *vivement.*

O mon dieu ! M. le gouverneur, il fallait donc dire ça plutôt, car elle est partie en me donnant la lettre.

DERFORT.

Comment, elle est partie ?

FANCHETTE.

Elle pleurait, se désolait !

GEORGES, *à part.*

Bien !

SOPHIE.

Je ne la verrai donc pas ?

DERFORT.

N'importe, allez voir.

GEORGES, *bas à Fanchette.*

Allons toujours.

FANCHETTE, *à Georges, en s'en allant.*

Eh bien ! ai-je menti ?

GEORGES, *de même.*

Comme un ange ! (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XXI.

SOPHIE, DERFORT, BELACCUEIL.

SOPHIE, à *Derfort*.

Ah ! monsieur, elle sera partie.

DERFORT.

Mon ami, rassurez-vous ; j'enverrai chez elle, je ne vous quitte pas qu'elle ne soit ici.

SOPHIE.

Ah, monsieur, si vous étiez assez complaisant pour aller vous-même la rassurer sur cet événement, et me l'amener en secret.

DERFORT.

Encore mieux, mon ami ! j'irai, je vous l'amènerai. Nous nous concerterons sur les moyens de vous arracher d'ici : nous vous sauverons.

SOPHIE.

Je me regarde à présent comme sauvée.

DERFORT.

Pendant que je vole chez votre sœur, le concierge va vous conduire à la tour du fort, où vous serez beaucoup mieux pour la recevoir.

SOPHIE, *effrayée*.

Mais je suis fort bien.

DERFORT.

Non, non ! j'ai des raisons pour que votre sœur ne vienne pas ici. Vous serez très-bien dans la tour.

BELACCUEIL.

Pas de comparaison, mon officier, pas de comparaison, ça ferme beaucoup mieux ! je vais chercher mes gens pour vous transférer de la façon la plus sûre. *(Il sort.)*

SCÈNE XXII.

SOPHIE, DERFORT.

SOPHIE, *aussitôt que Belaccueil est sorti, feint de se trouver mal, chancelle, s'avance vers une chaise et dit :*

PERMETTEZ, monsieur, que je m'asseye.

DERFORT, *surpris, la soutenant.*

Qu'avez-vous, mon ami?

SOPHIE.

Je ne suis pas bien, monsieur. (*Elle feint de se trouver mal tout-à-fait.*)

DERFORT, *très-effrayé.*

Grands dieux! je crois qu'il perd connaissance. (*allant à la porte du fond.*) Du secours! du secours!

BELACCUEIL, *en dehors.*

Aux armes! aux armes! (*le tambour bat la générale, Belaccueil entre le premier, accourant et criant.*) accourez tous.

SCÈNE XXIII.

SOPHIE, BELACCUEIL, DERFORT.

DERFORT, *à Belaccueil.*

Eh! non, c'est le prisonnier qui se trouve mal.

BELACCUEIL, *courant à Sophie, tout effaré.*

Desserrez le col, desserrez le col.

SOPHIE, *revenant à elle, et arrêtant Belaccueil.*

Non, monsieur, non; je suis mieux!

(*Tous les soldats entrent avec leurs armes, et se rangent des deux côtés, dans le fond.*)

LA TULIPE.

Nous voilà, que faut-il?

BELACCUEIL.

Un verre d'eau, mes amis, tout de suite, un verre d'eau.

DERFORT.

Eh non! c'est inutile.

SCÈNE XXIV.

SOPHIE, DERFORT, BELACCUEIL, *un peu en arrière,*
EDMOND, GEORGES, LA TULIPE, SOLDATS *au fond.*

EDMOND, *il sort de sa chambre précipitamment.*

QU'AI-JE entendu, mon oncle; qu'arrive-t-il ici?

DERFORT, *lui cachant Sophie.*

Rien, mon ami, rien. (*à part.*) Empêchons-les de se voir.

(*haut à Sophie.*) Passez dans votre chambre, mon ami, vous avez besoin de quelques instans de repos.

BELACCUEIL, *soutenant Sophie.*

C'est singulier, comme il s'est trouvé mal tout de suite.

(*Il entre avec elle, en entrant elle fait signe à Edmond de ne rien dire.*)

SCÈNE XXV.

DERFORT, EDMOND, SOLDATS, *toujours au fond.*

EDMOND.

Eh bien ! mon oncle, ce prisonnier ?

DERFORT.

Félicite-moi, il m'a donné sur mon fils les nouvelles les plus rassurantes.

EDMOND.

Mais par quel événement est-il ici ?

DERFORT.

D'après ce que j'ai pu savoir, il paraît, qu'oubliant la rigueur des loix militaires, il a laissé partir son corps sans le suivre.

EDMOND.

(*à part.*) Malheureux Folleville ! (*haut.*) Mon oncle, n'abandonnez pas ce prisonnier.

DERFORT.

Sois sûr qu'il ne court aucun danger. Je m'occuperai de lui... Mais, dis-moi, d'abord si la lettre que ton ressentiment devait te dicter est écrite ?

EDMOND.

La voilà, lisez, mon oncle, et voyez si cette lettre vous convient.

(*Il lui remet une lettre.*)

DERFORT, *lit.*

« Madame, ne comptez plus sur mon cœur ».

(*Il continue bas.*)

EDMOND, *à part.*

Ah ! comme je mens !

DERFORT, *après avoir lu.*

C'est cela, mon ami ! mets vite l'adresse et ferme-la.

EDMOND, *à part, allant à la table.*

Donnons-lui celle que j'avais préparée. (*Il change visiblement la lettre, la cachette et met l'adresse.*)

DERFORT, *à part.*

A merveille! grace au style de la lettre, elle va le croire infidèle.

EDMOND, *revenant à Derfort, et lui donnant la lettre échangée.*

Chargez-vous de ce doux billet, mon oncle, et dites-lui bien qu'il renferme la véritable expression de mes sentimens!

DERFORT.

Oui, mon ami, oui.

(*Edmond rentre.*)

SCÈNE XXVI.

BELACCUEIL, DERFORT, GEORGES, SOLDATS *au fond.*

DERFORT, *montrant la lettre.*

AVEC cette lettre, à présent je suis fort.

BELACCUEIL, *sortant de chez Sophie.*

Gouverneur, le prisonnier se trouve mieux; il demande seulement quelques instans de tranquillité. Je crois que, vu son état, on ne peut pas les lui refuser.

DERFORT.

C'est bon! Pendant qu'il repose, fais tout préparer dans la tour pour l'y bien recevoir, et qu'on l'y conduise aussitôt. Au reste, si sa sœur venait le demander pendant que je vais chez elle, qu'on ne la laisse entrer sous aucun prétexte : qu'elle aille l'attendre à la tour.

BELACCUEIL.

C'est entendu.

DERFORT.

Fort bien! ceux qui ne l'ont pas vue, la reconnaîtront à son extrême ressemblance avec le prisonnier Valcour.

BELACCUEIL.

Vous entendez tous, à l'extrême ressemblance :

DERFORT.

Que mon neveu ne parle à personne, qu'il ne puisse voir

surtout ce jeune prisonnier; (*à part.*) et nous, volons auprès de Sophie; occupons-nous de son frère, et donnons des ordres pour que l'on vienne au plutôt chercher Edmond. (*Il sort; les soldats lui portent les armes.*)

SCÈNE XXVII.

LA TULIPE, SOLDATS, GEORGES, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

GARDE à vous! Je vais passer ma revue, distribuer les postes. A droite, alignement! (*les soldats se rangent sur une ligne à droite, Belaccueil passe à gauche.*) C'est ça! (*La Tulipe est le premier soldat de droite contre la porte de Sophie, Georges est au milieu de la ligne. Belaccueil, après avoir bien aligné ses gens.*) Commençons par fermer les portes. — Moi, celle du capitaine; — toi, La Tulipe, celle du prisonnier Valcour.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à part en entrant, et se plaçant entre Belaccueil et les soldats.*

TACHONS d'attrapper cette clef.

(*Elle en montre une qu'elle tient dans sa main droite.*)

LA TULIPE.

La porte est fermée.

BELACCUEIL, *fermant celle du capitaine.*

Fais-moi passer la clef.

FANCHETTE, *à part.*

Avançons.

LA TULIPE, *donnant la clef à un soldat.*

Passez Sans-Regret. (*La clef passe de main en main.*)

GEORGES, *qui est au milieu du rang.*

(*à part.*) Je la tiens! Que ne puis-je la garder! (*avec un soupir.*) Passez, l'Amour.

FANCHETTE, *au dernier soldat.*

Donnez, monsieur. (*Elle prend la clef de la main gauche, la cache derrière elle; et donne à son père celle qu'elle tenait de la main droite.*) Prenez mon père.

BELACCUEIL, *mettant la clef à son trousseau.*

Les voilà bien enfermés. Défilez tous! sur deux rangs. Par le flanc droit. A droite! marche! (*les soldats se mettent sur deux rangs, font par file à gauche, et passent devant Belaccueil qui leur dit, ainsi qu'à sa fille, successivement:*) Alte! Deux, au petit guichet! Marche! Deux, à la grande porte! Vous, allez préparer l'appartement de la tour, avec ma fille. (*à Georges qui est resté le dernier.*) Toi, Georges, surveillance générale. Et moi!.... par-tout!.... (*Il suit les soldats.*)

GEORGES, *bas à Fanchette, en passant.*

Songe à la clef.

FANCHETTE, *bas, cachant la clef.*

Oui, oui, j'y songe. (*seule.*) Attendons que Georges soit seul pour lui dire que je la tiens, et profitons de l'occasion pour lui faire payer sa mauvaise humeur de toute la journée. (*aux deux soldats qui sont restés.*) En avant, marche!

(*Elle sort avec les deux soldats.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES *seul.*

Avec quelle adresse notre jeune veuve a fait prendre le change au gouverneur!... En vérité, femmes charmantes, vous avez bien raison de nous aimer, car vous n'avez jamais plus d'esprit que lorsque vous nous aimez bien. Que faire, maintenant? l'on peut à chaque instant ramener le prisonnier Folleville, venir chercher Sophie, tout découvrir; les portes sont fermées, point de clefs. — Je n'ai pas revu Fanchette; elle est allée préparer l'appartement de la tour. — Tâchons, à travers la porte... (*il appelle, presque bas, à travers la porte.*) Madame! madame!... Elle répond... Je n'entends rien... Que vois-je par le trou de la serrure? un cordon de soie!... quelle est son idée... (*il prend le cordon, le tire un peu et réfléchit.*) Mais s'il sort par celle-ci, que diable! il pourra bien entrer par celle-là! filons. (*il court à la porte du capitaine, en tenant toujours le bout du cordon. Il appelle à travers la porte.*) Capitaine! capitaine! (*Il fait passer le bout du cordon par la serrure et crie bas au capitaine.*) Voilà de quoi descendre, quand les barreaux!... Il le tient... Il tire à lui!... Bravo! file, file... (*il fait filer le cordon qui se trouve tendu d'une porte à l'autre, traversant le théâtre.*) Dieu! le sergent!... Ma foi, dormons! (*Georges s'assied sur une chaise dans le fond, Belaccueil entre sans le voir; Georges profite de l'instant, passe derrière Belaccueil et sort.*)

SCÈNE II.

GEORGES, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *sans voir le cordon qui traverse d'une porte à l'autre et se parlant à lui-même.*

NON, rien de mieux que la manière dont je vais m'y prendre... (*il donne dans le cordon, qui tombe du côté de la porte de Sophie.*) Qu'est-ce que c'est!... O mon dieu! que

vois-je!... (*le capitaine tire le cordon très-vîte.*) Arrête, arrête! (*il court après le cordon.*) Je le tiens. (*au moment où il va le saisir, le capitaine achève de le tirer à lui.*) Il m'échappe... Eh Georges! Georges! Georges! où est il donc?

GEORGES, *rentre.*

Eh bien! qu'est-ce! voyons!

BELACCUEIL, *très-ému.*

Arrive donc? je me suis pris dedans.

GEORGES.

Comment?

BELACCUEIL.

Je n'ai pas pu l'attrapper.

GEORGES.

Il s'est enfui?

BELACCUEIL.

Il allait plus vite que moi.

GEORGES, *criant très-fort.*

A la garde!

BELACCUEIL.

Eh! non, la garde est inutile. Figure-toi qu'il a passé...

GEORGES.

Par où a-t-il passé?

BELACCUEIL.

Par la serrure du capitaine.

GEORGES.

Eh! qui donc?

BELACCUEIL.

Un grand cordon blanc!

GEORGES.

Je croyais que vous parliez d'un prisonnier.

BELACCUEIL.

Non, mon ami; c'est un cordon que le capitaine tirait à lui par la serrure; je ne sais ce que cela signifie. Je vais entrer. Reste là. (*Il entre chez Edmond.*)

GEORGES *seul.*

S'il s'empare du cordon, plus de moyen de descendre, et cette fois nous sommes perdus!

SCÈNE III.

GEORGES, FANCHETTE.

FANCHETTE, *cachant une clef.*

Ah! vous voilà, monsieur, l'appartement de la tour est prêt.

GEORGES.

Eh bien! les clefs?... Vous osez revenir sans les clefs!

FANCHETTE, *montrant la clef, sans la donner.*

Voilà celle du prisonnier Valcour.

GEORGES.

Ah! ma chère petite! donne! donne!

FANCHETTE, *la cachant.*

Un instant, monsieur, il faut avant de l'avoir...

GEORGES, *la lui prenant.*

Eh! morbleu! je n'ai pas le tems d'attendre : donne, donne donc? et va-t-en, va-t-en; dépêche-toi. Sauvez-vous!

FANCHETTE, *s'en allant.*

Voyez donc; moi qui comptais sur cette clef pour pouvoir causer!... Si je lui rends le moindre service, à présent, je veux bien que...

GEORGES.

Partez donc; votre père vient. (*à part.*) Il a repris le cordon...

SCÈNE IV.

GEORGES, BELACCUEIL, EDMOND, *suiuant Belaccueil, et sortant avec lui, sans être vu.*

BELACCUEIL.

Ah! ah! capitaine, vous me croyez peut-être aveugle? (*à Georges, qui va fermer la porte d'Edmond, dès qu'il le voit sorti.*) Attends que j'ôte moi-même la clef.

GEORGES, *la lui donnant.*

Prenez, par prudence. (*Il se tient très-près de Belaccueil pour l'empêcher d'apercevoir Edmond.*)

BELACCUEIL, *montrant le cordon qu'il a enlevé au capitaine.*

Le voilà ce cordon, ce diable de cordon! que prétendait-il en faire? qui a pu le lui faire passer? Je n'en sais rien. C'est égal, je l'ai repris; le capitaine s'est fâché; je sais bien que je me le suis mis à dos.

GEORGES.

Ça se peut!

BELACCUEIL.

Mais ce n'est pas ma faute, et pour que le cordon ne lui

retourne plus, je vais commencer par le mettre dans ma poche, nous éclaircirons ensuite le fait.

GEORGES, *fixant avec intention le capitaine, qui est toujours derrière Belaccueil.*

Vous avez raison! bien adroit qui pourrait à présent s'en emparer.

BELACCUEIL.

Oui, oui, bien adroit! (*Edmond prend petit à petit le cordon.*)

GEORGES, *à part.*

Il le tient.

BELACCUEIL.

Ah ça! le prisonnier Valcour doit être mieux; son appartement est prêt, je vais le conduire.

GEORGES, *le retenant.*

Y pensez-vous, concierge? avec une jambe de moins conduire un prisonnier, qui peut en chemin vous laisser là.

BELACCUEIL.

Ta réflexion est juste, et je vais rassembler mes gens pour le faire transférer. (*Belaccueil tourne à droite pour sortir, Edmond le suit.*)

GEORGES, *à part.*

Où va le capitaine? (*Belaccueil va jusqu'à la porte, Edmond au moment où il se retourne vers Georges, passe de l'autre côté du battant de la porte, qui s'ouvre en dedans; il fait alors front au public, ainsi que Belaccueil; le battant de la porte est entre eux, ils ne peuvent se voir. Edmond montre à Georges le cordon qu'il a repris.*

BELACCUEIL, *après s'être retourné.*

Ce pauvre capitaine, avec son cordon! le vois-tu d'ici?

GEORGES.

Oui, oui, je le vois!... C'est un excellent tour!

BELACCUEIL.

Sans me vanter!... j'ose dire que l'on peut distinguer à présent quel est le plus fin des deux.

SCÈNE V.

EDMOND, GEORGES.

GEORGES.

Il est parti!

MILITAIRE.

91

EDMOND.

La bonne dupe! le voilà, son cordon?... (*il le met dans sa poche.*) mais, que faire?

GEORGES.

Je n'en sais rien! mais je tiens la clef de cette porte; ouvrons toujours.

EDMOND.

A merveille! ouvre. . Sophie? Sophie?

SCÈNE VI.

GEORGES, SOPHIE, EDMOND.

SOPHIE, *en habit de femme, coiffée avec un voile.*

Me voilà, mon ami, me voilà.

EDMOND.

Dieux! que vois-je?

GEORGES.

Ah! la valise! la valise!

EDMOND.

Les femmes n'oublient rien, quand elles ne pensent qu'à nous!

SOPHIE.

J'avais apporté mes habits de femme pour les reprendre aussitôt que je vous aurais donné le moyen d'échapper. Nous sommes seuls, faites transporter la valise chez vous, elle renferme tout ce qu'il faut pour assurer votre fuite.

GEORGES.

Je cours la chercher. (*Il entre chez Sophie.*)

EDMOND.

Oh! ma Sophie! ah! c'est bien vous!... vous que j'avais cru jusqu'à présent si timide, si tremblante!

SOPHIE.

Ah! mon ami, je ne savais pas encore combien je vous aimais!

GEORGES, *sortant de chez Sophie, en fermant la porte, et ôtant la clef.*

Voici la valise.

SOPHIE, *à Edmond.*

Faites-la passer dans votre chambre.

GEORGES.

Impossible! la porte est fermée... mais il faut en attendant la cacher ici... Tenez, sous cette table... en travers... là... dans les pieds.

SOPHIE.

Bien!

EDMOND.

Le tapis la cache, à merveille!

GEORGES.

Maintenant, madame, votre présence n'est plus nécessaire ici, je vais sur-le-champ vous faire renvoyer; faire rendre au concierge sa clef, lui donner le change sur la manière dont vous êtes entrée. La valise nous reste, et Germain, le valet de chambre du capitaine, instruit de l'embarras où nous sommes, va se présenter de nouveau pour occuper le concierge et tout le corps de garde.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SOPHIE, EDMOND.

EDMOND.

BRAVO! c'est charmant!

SOPHIE.

Dites-moi donc pour quel motif votre oncle veut absolument vous faire partir?

EDMOND.

Je l'ignore.

SOPHIE.

Profitez donc, aussitôt que vous le pourrez, des moyens que je vous laisse; dès que je serai sortie, j'irai tout préparer pour vous soustraire aux poursuites que le gouverneur pourrait faire pour vous retrouver, en attendant que le général soit dans la ville, et puisse révoquer l'ordre de votre départ.

EDMOND.

A merveille! oh! ma Sophie, l'on va nous séparer pour quelques instans; mais avant de nous quitter, jurons-nous ici même que nous serons pour jamais l'un à l'autre.

SOPHIE.

Que ce serment m'est doux à prononcer!

EDMOND.

C'est à vos pieds que je le reçois!

GEORGES, *en dehors.*

Oui, sergent, une femme est entrée, je ne sais par où, je ne sais comment.

BELACCUEIL, *en dehors.*

Venez tous, accourez tous.

SOPHIE.

On vient; levez-vous donc.

EDMOND.

Ma foi, nous ne risquons plus rien; je ne me dérange pas.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, BELACCUEIL, EDMOND, GEORGES,
SOLDATS.BELACCUEIL, *entrant.*

QUE vois-je? le capitaine est à ses pieds!

GEORGES, *jouant la surprise.*

Comment se fait-il?

EDMOND, *à Belaccueil.*

Oui, mon ami, je suis à ses pieds.

BELACCUEIL.

Par où êtes-vous sorti, capitaine?

EDMOND.

Je ne suis pas obligé de te le dire.

BELACCUEIL, *à Sophie.*

Par où êtes-vous entrée, madame?

SOPHIE.

Mais, monsieur, je ne...

BELACCUEIL, *fixant Sophie.*

Ciel! à la ressemblance!... c'est justement la sœur du prisonnier Valcour.

GEORGES, *jouant la colère.*

Voilà ce que c'est, madame, vous êtes la sœur. Vous êtes entrée sans qu'on vous ait vue.

LA PRISON

EDMOND, à *Belaccueil*.

Tu vois, mon ami, tu vois en elle la femme que j'adore, et que mon oncle t'avait tant recommandé de ne pas laisser entrer.

BELACCUEIL.

Et se moquer encore de moi ! c'est égal, tout s'éclaircira ; capitaine, rentrez.

EDMOND.

Ouvre donc la porte, et permets-moi d'emporter cette table, afin que je puisse travailler, dessiner.

BELACCUEIL.

Emportez, capitaine, et n'essayez plus...

EDMOND, à *Belaccueil*, en prenant la table.

Sois sûr que je ne t'attrapperai jamais davantage. — Georges, aide-moi.

SOPHIE, à part.

Bien !... la valise est dessous.

EDMOND, à *Belaccueil*, en traversant le théâtre avec la table qu'il emporte avec Georges, en la tournant de façon que le public aperçoit la valise que le tapis cache du côté de *Belaccueil* qui est dans le fond.

J'emporte là, mon ami, de quoi charmer le tems, faire disparaître la prison, les barreaux...

BELACCUEIL.

C'est bon ! c'est bon ! allez vous occuper de finir vos portraits...

EDMOND.

Oui, mon ami, oui ! j'aurai bientôt donné le poli, le dernier coup de lime.

(*Il entre.*)

GEORGES, fermant la porte.

C'est ça ! le dernier coup de lime.

SCÈNE IX.

SOPHIE, BELACCUEIL, GEORGES, SOLDATS.

BELACCUEIL.

Bon ! fermons bien.

GEORGES, enchanté.

Encore un tour.

BELACCUEIL.

Qui ; double tour !

GEORGES.

C'est ça, double tour!

BELACCUEIL, à Sophie.

Vous avez vu le capitaine, madame; mais vous n'en êtes pas où vous croyez en être. Vous ne verrez le prisonnier Valcour, que lorsque je l'aurai transféré dans la tour.

GEORGES.

Un factionnaire ici? (*Il le place devant la porte de la chambre où était Sophie.*)

BELACCUEIL.

C'est bien! ce garçon est d'une prévoyance! la douceur n'est bonne à rien. Un autre factionnaire ici? (*A la porte du capitaine.*)

GEORGES.

Moi, morbleu! que l'on vienne pour entrer? (*Il se place, la baïonnette en avant, à la porte du capitaine.*)

SOPHIE.

A merveille!

BELACCUEIL.

Madame, vous voyez que vous n'avez plus rien à faire; ainsi, retirez-vous.

SOPHIE.

Oui, monsieur, je sors. Mais c'est une... c'est une... c'est affreux! — Ce cher Valcour, c'est là qu'il est enfermé... et me faire partir sans l'avoir vu... c'est...

LA TULIPE.

Le gouverneur!

SCÈNE X.

SOPHIE, DERFORT, BELACCUEIL, GEORGES,
SOLDATS.

BELACCUEIL.

LE gouverneur! je suis perdu!

DERFORT, en entrant, apercevant Sophie.

Que vois-je?

BELACCUEIL.

Gouverneur, c'est la sœur du prisonnier Valcour, qui, malgré vos ordres et toute notre surveillance, a trouvé moyen de

se glisser ici, pendant que je rassemblais mes gens, pour conduire son frère à la tour. Mais je suis arrivé à tems, elle ne l'a pas vu.

DERFORT.

Maladroit ! et mon neveu ?

BELACCUEIL.

Sous la clef ; double tour : deux sentinelles. Voyez ! (*aux soldats.*) chut ! (*Tous les soldats font signe qu'ils ne diront rien.*)

DERFORT.

Sortez tous ?

BELACCUEIL.

Emmènerons-nous toujours le prisonnier Valcour ?

DERFORT.

C'est inutile à présent, puisque madame est là ! Sors et prends garde une autre fois.

BELACCUEIL.

Ne craignez rien, gouverneur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

SOPHIE, DERFORT.

SOPHIE, *à part.*

QUELLE étrange position ! reprenons maintenant mon personnage naturel, et ne nous déconcertons pas.

DERFORT, *à part.*

Le moment est favorable, profitons de la lettre d'Edmond, et tâchons de l'enchaîner par la reconnaissance. (*haut.*) Madame, quel bonheur pour moi de vous rencontrer en ces lieux !

SOPHIE.

L'on m'a dit, monsieur, qu'il ne me serait possible de voir ce frère infortuné, que lorsqu'il serait transféré dans la tour. Je me sou mets à vos ordres ; je me retire.

DERFORT.

Non, madame, veuillez demeurer. Envoyé par lui, je viens de chez vous, je ne vous ai point trouvée.

SOPHIE, *à part.*

Je le crois bien !

DERFORT.

Je vais vous conduire auprès de lui.

SOPHIE.

Ah! monsieur, occupons-nous des moyens de l'arracher de cet horrible séjour.

DERFORT.

Je dois, avant tout, vous instruire sans ménagement de sa position.

SOPHIE.

Parlez, monsieur.

DERFORT.

Apprenez tout; malgré mes soins, mes sollicitations, le conseil de guerre, instruit de son arrivée, s'est assemblé pour connaître de cette affaire. Ce jeune imprudent a laissé partir son corps sans le suivre. Quelle que puisse être son excuse aux yeux des lois, il passe pour avoir déserté. Nous sommes en tems de guerre, la discipline ne se maintient que par des exemples, je ne puis répondre de la rigueur avec laquelle on pourrait peut-être prononcer.

SOPHIE.

Malheureux Valcourt! (*à part.*) Espérons qu'il ne reviendra pas.

DERFORT.

Madame, ne vous désespérez pas : il est un moyen de le soustraire au sort qui le menace.

SOPHIE.

Comment?

DERFORT.

Madame, ne vous affligez pas; on pourrait par quelque retard donner au général le tems d'arriver : il est votre parent, le sien, il dépendra de lui...

SOPHIE.

Ah! monsieur, comment reconnaître?...

DERFORT.

Madame, un tel service porte avec lui-même sa récompense; mais il est en votre pouvoir de m'accorder un bien mille fois plus précieux.

SOPHIE.

Vous m'étonnez! monsieur.

DERFORT.

J'oserai tout vous avouer, madame : le tems presse et m'ôte la possibilité de déployer, pour toucher votre cœur, les soins que la délicatesse et l'amour exigeraient dans une autre cir-

constance. Je vous ai vue, madame, et dès cet instant j'ai formé le projet de vous plaire, de vous offrir mon nom, mon rang, ma fortune.

SOPHIE.

Qu'entends-je? ignorez-vous, monsieur, que je suis aimée de votre neveu?

DERFORT.

Eh! quoi, madame, ne puis-je, comme lui, prétendre à vous plaire? Mes succès, ma gloire ne sont-ils pas auprès de vous des titres qui valent bien...

SOPHIE.

Cette gloire dont vous me parlez m'aurait fait attendre de votre part une rivalité plus noble; montrez-vous plus généreux, monsieur: me croyez-vous assez faible pour abandonner celui que vous persécutez à cause de moi?

DERFORT.

Eh bien! madame, lisez donc cette lettre qu'il m'a chargée lui-même de vous remettre, et qui contient l'expression de ses véritables sentimens.

SOPHIE *lit.*

« Chère Sophie! mon oncle a voulu me tromper en me faisant croire, quelques instans, que vous m'étiez infidèle. Je vous adore plus que jamais... »

DERFORT.

Que lisez-vous là, madame?

SOPHIE, *avec chaleur.*

L'expression de ses véritables sentimens. Vous avez raison, les voilà, les voilà bien!

DERFORT.

Il n'a pas écrit cela.

SOPHIE, *lui remettant la lettre.*

Relisez, monsieur.

DERFORT.

(*à part.*) Je suis joué! (*haut.*) Eh bien! madame, il est parti.

SOPHIE.

Vous me trompez encore, monsieur; je l'ai vu. Nous venons de nous jurer, ici même, un amour éternel, et mon cœur ne se démentira jamais.

SCÈNE XII.

SOPHIE, DERFORT, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *arrivant avec empressement.*

GOUVERNEUR?

DERFORT.

Eh! quoi! madame a vu mon neveu?

BELACCUEIL.

Ma foi, gouverneur, je ne sais comment madame a fait pour cela, et à moins que le capitaine n'ait passé par la serrure, comme un grand cordon que voilà, tenez... (*il fouille dans sa poche.*) Oh! mon dieu! qu'est-ce que j'en ai fait?... Mais je venais vous dire que le conseil de guerre est assemblé.

DERFORT, à *Belaccueil.*

Sergent, faites venir à l'instant le prisonnier Valcour.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, DERFORT.

SOPHIE, *tranquillement.*

Vous n'obtiendrez rien, monsieur!

DERFORT.

Quoi! madame, vous l'abandonneriez à mon ressentiment, si je pouvais m'y livrer?

SOPHIE.

Vous êtes homme d'honneur, monsieur, et je ne crains rien.

BELACCUEIL, *en dedans.*

Qu'est-il devenu? où est-il? par où est-il?...

DERFORT.

Qu'entends-je?

BELACCUEIL, *sortant.*

En voici bien d'un autre. Je ne trouve point le prisonnier Valcour; il est parti avec la valise, je ne sais par où, je ne sais comment.

DERFORT, *à part.*

Je respire! il a fait ce que j'allais faire pour lui.

LA PRISON

BELACCUEIL.

Mais, par où diable sera-t-il passé? j'en perdrai la tête. — Oh ciel! il sera peut-être entré chez la capitaine! (*il court à la porte d'Edmond, l'ouvre, et s'écrie* Grands dieux! *et entre précipitamment.*)

SOPHIE, *à part.*

Il entre chez Edmond, tout va se découvrir.

DERFORT.

Mais, madame, comment se fait-il?...

SOPHIE.

Il est inutile de dissimuler maintenant. Séparée de celui que j'aimais, j'ai su que vous attendiez un prisonnier, je me suis fait recevoir à sa place.

SCÈNE XIV.

SOPHIE, DERFORT, EDMOND, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

VENEZ, capitaine, venez.

EDMOND.

Au diable, le concierge!

BELACCUEIL.

En voici bien d'un autre, M. le gouverneur, j'ai retrouvé le cordon; le capitaine coupait ses barreaux.

DERFORT, *à Edmond.*

Quoi! monsieur, vous prétendiez vous soustraire ainsi?...

EDMOND, *à part.*

Que faire à présent?

BELACCUEIL.

Mais ce Valcour?... (*il fixe Sophie.*) Un petit moment, je vois ce que c'est; on lui aura fait passer des habits de femme, pour se sauver. Je le reconnais, je ne suis pas la dupe de ce travestissement. (*il va à Sophie.*) Allons, mon officier, quittez-moi cette robe, et reprenez votre habit.

EDMOND.

Et non, tu te trompes, imbécille!

BELACCUEIL.

En êtes-vous bien sûr?

DERFORT.

Mais qu'est devenu le véritable prisonnier ?

GEORGES, *en dehors.*

Vous n'entrerez pas.

JOLICŒUR, *de même.*

J'entrerai, oui, j'entrerai.

SCÈNE XV.

SOPHIE, JOLICŒUR, DERFORT, L'OFFICIER,
EDMOND, BELACCUEIL.

JOLICŒUR, *entrant.*

NOUS allons voir, cette fois, si je suis un faux sergent. M. le gouverneur, je ne veux avoir affaire qu'à vous !... J'amène un prisonnier nommé Valcour : il est en-bas.

SOPHIE.

Valcour ! ah ! le malheureux ! sauvez-le, monsieur.

SCÈNE XVI.

BELACCUEIL, JOLICŒUR, SOPHIE, FOLLEVILLE,
DERFORT, EDMOND, GEORGES, SOLDATS *dans le fond.*

FOLLEVILLE, *entrant gaiement.*

ME voilà de retour ! Ah ! la plaisante aventure !

DERFORT.

Dieux ! c'est mon fils !

FOLLEVILLE.

Mon père ?

TOUS.

Son fils !

EDMOND.

Quoi ! mon ami, tu reviens ! je te croyais tout-à-fait parti.

FOLLEVILLE.

Et toi, tu ne l'espas ? Mon père, vous saviez donc que j'arrivais, puisque je vous trouve ici ?... Je viens d'apprendre que vous commandiez dans la ville : je suis votre prisonnier. C'est vous qui m'allez garder ; c'est charmant ! (*apercevant Sophie.*)

Eh quoi! madame, c'est vous? Je la reconnais! Ah! mon père, si vous saviez!... c'est moi qui, par mon adresse, ai fait recevoir madame à ma place.

JOLICŒUR, à *Belaccueil*.

Eh bien! monsieur, me reconnaissez-vous pour Jolicœur, à présent?

BELACCUEIL.

Mais il fallait donc me dire que l'on me trompait?

JOLICŒUR.

Eh! je n'ai fait que ça.

BELACCUEIL.

Pourquoi diable aussi venez-vous deux à la fois?

DERFORT, à *Folleville*.

Mon ami, quel événement a donc pu te porter à ne pas suivre ton corps? quelle excuse pourrai-je donner?

FOLLEVILLE.

Rien n'est plus simple! Figurez-vous, mon père, que j'adorais Constance, une femme charmante, qui me convient sous tous les rapports. Mon colonel, qui l'adorait aussi, demande le départ de mon escadron. Au moment de partir, je veux faire un dernier adieu: l'on s'oublie facilement aux pieds de ce que l'on aime! Pendant que j'y suis encore, le vaisseau part. J'attends une occasion pour rejoindre; je prends le nom de Valcour, afin de rester inconnu. Mon colonel découvre que je suis resté, me fait arrêter, me fait embarquer! Pour éviter l'éclat que pouvait faire une pareille aventure, j'obtiens qu'on me laissera le nom de Valcour, jusqu'au moment où j'aurai rejoint mon escadron. Nous avons eu la plus belle traversée! Trente jours, un tems superbe, et me voilà! Ne suis-je pas excusable, et concevez-vous qu'on emploie de tels moyens pour enlever une femme à celui qu'elle préfère?

SOPHIE, à *part*.

Quelle leçon!

FOLLEVILLE.

Ce n'est heureusement pas ainsi que l'on peut gagner le cœur d'une femme! Je m'en rapporte à madame; n'est-ce pas, mon père?

SOPHIE.

Monsieur, j'en suis sûre, n'a jamais cessé de penser ainsi.

BELACCUEIL.

Ni moi non plus, et si j'étais à la place du gouverneur, j'irais avec toute la garnison trouver ce colonel, et...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *presque bas à Derfort, pendant qu'Edmond et Folleville causent ensemble.*

GOUVERNEUR, le conseil de guerre est assemblé. Le général qui vient d'arriver dans la ville!...

SOPHIE, *vivement à Derfort.*

Quel bonheur! vous n'avez plus rien à craindre.

DERFORT, *à l'officier.*

Veillez, monsieur, différer quelques instans. Vous pouvez attendre là-bas mon retour, avec le piquet que vous avez amené. Je vole auprès du général. Mes services, mes exploits, tout me répond du succès de ma démarche. (*à Folleville.*) Tu seras libre dans peu d'instans, mon ami.

FOLLEVILLE.

Pourquoi pas tout de suite?

DERFORT.

Quelques formalités sont nécessaires, je cours m'en occuper.

SOPHIE, *à Derfort.*

Monsieur, j'ai quelque crédit auprès du général... Je suis sa parente, il m'a toujours traitée comme un père. Si mes prières, jointes aux vôtres...

DERFORT, *sortant.*

Madame, mes titres suffiront...

SOPHIE.

Monsieur, vous n'ordonnez rien sur le sort d'Edmond?

DERFORT.

Ah! mon fils, mon fils, avant tout! (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

JOLICOEUR, SOPHIE, FOLLEVILLE, BELACCUEIL,
EDMOND, GEORGES, SOLBATS *au fond.*

BELACCUEIL, *ouvrant la chambre où était Sophie.*

C'EST juste, le fils ayant tout... En conséquence, mes offi-

ciers, faites-moi le plaisir de changer d'appartement, et d'entrer maintenant dans cette chambre, d'où vous ne sortirez pas facilement, je vous en avertis.

FOLLEVILLE.

Viens, mon ami, viens; tu me raconteras ton aventure.

EDMOND, *à Sophie.*

Vous nous restez; c'est en vous seule que nous plaçons tout notre espoir.

BELLACCUEIL, *qui a ouvert la porte à Sophie.*

Donnez-vous la peine d'entrer. (*Ils entrent et Belaccueil ferme la porte.*)

SCÈNE XIX.

JOLICOEUR, SOPHIE, BELACCUEIL, GEORGES,
SOLDATS.

SOPHIE.

(*à part.*) QUELS que soient les refus du gouverneur, courons le seconder. (*à Belaccueil.*) Monsieur, le gouverneur n'a point révoqué ses ordres; on peut à chaque instant venir chercher Edmond; mais je vole auprès du général, gardez-vous jusqu'à mon retour....

BELACCUEIL, *la retenant.*

Madame, un petit moment : vous êtes entrée sans permission; mais après ce qui s'est passé, je ne veux pas me compromettre davantage. Vous voudrez bien attendre ici le retour du gouverneur.

GEORGES.

Cependant, concierge, une femme....

BELACCUEIL.

Tu sais ce que tu m'as dit tantôt : rappelle toi ton Romain. (*à Sophie.*) Tout ce que je peux faire pour vous, madame, c'est de vous prier de vouloir bien attendre le gouverneur dans un appartement séparé. (*Il ouvre la deuxième porte à gauche.*)

SOPHIE.

Mais, monsieur....

GEORGES, *feignant d'être en colère.*

(*bas.*) Laissez-moi faire. (*haut.*) Allons, madame; quand le concierge l'ordonne, il faut obéir.

BELACCUEIL, à Georges.

Doucement, mon ami, doucement. Toujours des égards pour le sexe. (à Sophie.) Marchez, madame: (il l'enferme.) et de trois!

SCÈNE XX.

JOLICOEUR, GEORGES, GERMAIN avec un panier de vin sous le bras, BELACCUEIL, SOLDATS.

GERMAIN, sans voir Jolicœur.

BONJOUR, monsieur le concierge!

BELACCUEIL.

Ah! vous voilà, monsieur : (à part.) Ça va faire quatre! tout-à-l'heure!

GEORGES, à part.

Il arrive à propos.

GERMAIN.

Monsieur le concierge, je profite du premier moment que j'ai de libre, pour venir faire avec vous plus ample connaissance, et je dis d'une manière...

(Il montre le panier.)

BELACCUEIL, prenant le panier.

Permettez d'abord que je vous débarrasse de ce panier!

(Il fait signe à Georges de le mettre de côté.)

GERMAIN.

C'est du bon! soyez tranquille!

JOLICOEUR, s'avançant et frappant sur l'épaule de Germain.

Je vous salue, monsieur le sergent.

GERMAIN, reconnaissant Jolicœur.

Comment? le valet de chambre est encore ici!

BELACCUEIL, à Germain.

Oui, M. Germain, vous venez trop tard : tout est découvert.

GEORGES, à Germain.

Oui, monsieur, vous êtes reconnu. (à Belaccueil.) Confisquons d'abord le panier de vin.

BELACCUEIL.

C'est fait... au profit du corps-de-garde! tu le descendras; et monsieur le valet de chambre en prison, jusqu'à l'arrivée du gouverneur.

GERMAIN.

Comment en prison ?

BELACCUEIL.

Oui, monsieur, on ne se joue pas d'un concierge impunément.

JOLICŒUR.

On ne prend pas impunément l'habit de sergent.

GERMAIN.

Eh bien ! je suis découvert. Je suis le valet de chambre, j'en conviens ; mais, puisque M. Jolicœur m'abandonne et me trahit, je dirai tout. Défiez-vous de lui, monsieur le concierge ! il est mon complice. Il doit aider le capitaine à se sauver.

BELACCUEIL, *s'avançant vers Jolicœur.*

Quoi ! monsieur, vous êtes ?...

JOLICŒUR.

J'espère que vous ne croyez pas...

BELACCUEIL.

Nullement. Je ne le crois pas ; mais la prudence veut que je m'assure de votre personne.

JOLICŒUR.

Comment !

BELACCUEIL.

En prison le valet de chambre et le complice ! je ne connais que ça.

JOLICŒUR.

Je vais me mettre dans une colère de tous les diables !

BELACCUEIL.

Mettez-vous en colère si vous voulez, mais entrez provisoirement ici. (*Il ouvre une porte à droite dans le fond.*)

GEORGES.

Allons, ventrebleu ! marche : allons, tous les deux, le valet de chambre et le complice ensemble.

GERMAIN, *prenant Jolicœur sous le bras.*

Au moins nous éprouvons le même sort.

JOLICŒUR.

C'est affreux, monsieur, c'est affreux ; moi qui vous amène un prisonnier. (*Georges enferme Jolicœur et Germain.*)

SCÈNE XXI.

GEORGES, BELACCUEIL, LA TULIPE.

BELACCUEIL.

VOILA ce que c'est, en les enfermant tous, je n'aurai peut-être plus rien à craindre.

GEORGES.

A merveille.

BELACCUEIL.

Quel est celui qui est venu me dire que cette femme était en-bas, lorsque?... c'est toi, la Tulipe? en prison, coquin.

LA TULIPE.

Une minute! je le tenais de Georges!

BELACCUEIL.

Comment?

GEORGES.

Un petit moment, c'est Fanchette qui me l'a dit.

BELACCUEIL.

Ma fille! grands dieux! ma fille!

SCÈNE XXII.

GEORGES, FANCHETTE, BELACCUEIL, LA TULIPE.

FANCHETTE, *bas à Georges.*

Eh bien! monsieur, trouverons-nous donc bientôt le moment?...

GEORGES.

Ah! vous voilà, mademoiselle? quoi! vous avez osé me tromper, dire que cette femme était en-bas!

BELACCUEIL.

Vous avez trompé votre père!

GEORGES.

Vous avez trompé le gouverneur!

BELACCUEIL.

Vous avez trompé votre amant!

FANCHETTE, *surprise.*

Eh bien! à présent, qu'est-ce que c'est? comment?

LA PRISON

GEORGES.

(*à part.*) Elle va parler. (*bas.*) Tais-toi! (*haut.*) Pour éviter qu'elle ne serve encore les prisonniers, il faut lui faire tenir compagnie à la jeune dame.

BELACCUEIL.

C'est ça! il m'en coûte; c'est ma fille! mon sang!... mais le devoir! en prison, mademoiselle.

FANCHETTE.

Comment! m'enfermer, moi?

GEORGES.

(*bas.*) Paix! (*haut.*) Venez, mademoiselle, faites ce qu'on vous dit: venez donc, point de résistance.

(*Il la pousse vers la chambre où est Sophie.*)

FANCHETTE, *en entrant.*

Oh! mon dieu! mon dieu! que j'ai de malheur aujourd'hui!

(*Georges ferme la porte.*)

SCÈNE XXIII.

GEORGES, BELACCUEIL, LA TULIPE.

BELACCUEIL, *regardant autour de lui.*

JE crois que je n'ai plus personne à renfermer! Redoublez de surveillance; prenez garde, vous autres, et songez qu'une femme jeune et belle, est ce qu'on voit sur la terre de plus difficile à garder.—Georges!... le panier de vin au corps-de-garde.

(*Il sort.*)

GEORGES *seul, prenant le panier.*

J'y vais! Deux prisonniers maintenant à sauver; mais le panier reste: redoublons d'activité, de zèle, et sauve qui peut!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELACCUEIL, *à moitié ivre.*

IL est très-bon le vin de monsieur le valet de chambre, j'y retournerai tout-à-l'heure! Faisons ma ronde! En vérité, je suis encore à concevoir comment j'ai pu me laisser surprendre de la sorte : il était pourtant bien facile de voir que cette femme n'était pas un homme, et sans me vanter, je puis dire à présent que je m'en suis toujours douté! j'ai placé des sentinelles partout, et je puis rendre maintenant à nos deux officiers la jouissance de cette pièce. (*Il ouvre aux officiers.*)

SCÈNE II.

EDMOND, FOLLEVILLE, BELACCUEIL.

BELACCUEIL.

MES officiers vous pouvez sortir tous les deux.

EDMOND.

Comment! nous pouvons sortir? (*Ils courent vers la porte du fond.*)BELACCUEIL, *les ramenant.*

Oui, mon capitaine, vous pouvez sortir de cette chambre, pour passer dans celle-ci.

EDMOND, *à Folleville.*

Mon ami, si je pars, je n'y survivrai pas.

FOLLEVILLE.

Ce qui me rassure pour toi, c'est que j'ai dit la même chose en partant.

BELACCUEIL, *à part.*

Le fils et le neveu du gouverneur dans ma prison!.... sans me vanter, peu de geoliers...

SCÈNE III.

FOLLEVILLE, EDMOND, BELACCUEIL, GEORGES.

GEORGES, *accourant.*(*à part.*) PAS une minute à perdre! (*haut.*) Sergent?

BELACCUEIL.

Que me veux-tu ?

GEORGES, *en colère.*

Je viens d'apprendre de belles nouvelles !

BELACCUEIL.

Quoi donc ?

GEORGES.

C'est affreux, sergent, c'est affreux !

BELACCUEIL.

Comment ?

GEORGES.

Vous avez manqué à la consigne ! vous avez manqué au gouverneur !

BELACCUEIL.

Moi ?

EDMOND, FOLLEVILLE.

Allons, en prison le concierge ! il a manqué à la consigne.

BELACCUEIL.

Un petit moment, je vous prie !.... (à Georges.) Que dis-tu donc, toi ?

GEORGES.

Oui ! le capitaine est instruit de ce qu'il était intéressant de lui cacher, et ce ne peut être que par vous.

BELACCUEIL.

Comment ! il sait ?....

GEORGES.

Sans doute, il le sait.

EDMOND.

Quoi donc ?

BELACCUEIL.

Comment, capitaine, vous savez que l'on va venir vous chercher dans une heure !

EDMOND.

Qu'entends-je !

GEORGES.

Il le sait !

BELACCUEIL.

Par qui ?

GEORGES.

C'est par vous qu'il le sait, oui, c'est par vous. C'est affreux ! et ce n'est pas tout, il sait encore que vous avez !....

BELACCUEIL.

Quoi! vous savez que j'ai fait retenir cette femme prisonnière jusqu'au retour de votre oncle?

EDMOND.

Ciel!

GEORGES.

Précisément!

GEORGES, *avec une intention marquée.*

De cette façon, le capitaine voit qu'il ne peut plus compter sur cette femme pour l'arracher d'ici; qu'il doit partir dans une heure; que le gouverneur avant de s'éloigner, n'a pas révoqué l'ordre à son départ, s'il veut chercher à se sauver.

BELACCUEIL.

Ma réputation est faite; je n'ai rien dit au capitaine, et sans me vanter!....

GEORGES.

Du reste, capitaine, s'il vous prenait fantaisie de vouloir vous sauver, je vous préviens que l'on a pris des précautions; double garde partout, des sentinelles sous toutes les fenêtres. Moi, de garde à la porte, que je ne puis quitter, et tous les gens du corps de garde, occupés autour du panier de vin, que votre valet de chambre avait apporté.

FOLLEVILLE.

(*à part.*) Quel espoir! (*à Belaccueil.*) Mon ami, vous voyez sa douleur: vos gens boivent en bas, faites-les monter, et tâchons de l'étourdir un peu, afin de lui faire prendre son parti plus gaïement.

BELACCUEIL.

Vous avez raison. (*à Georges.*) Fais-les monter.

GEORGES.

J'y vais. — Et moi, je reste en bas! (*à Edmond.*) J'aurai l'œil à tout, je vous en préviens, j'aurai l'œil à tout.

BELACCUEIL, *frappant sur l'épaule de Georges.*

C'est très-bien, mon ami, tu finiras par être sergent si tu continues. (*Georges sort.*)

SCÈNE IV.

EDMOND, BELACCUEIL, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE, *à part.*

IL me vient une excellente idée pour réparer les torts de mon père.

LA PRISON

EDMOND, à *Belaccueil*.

Je suis au désespoir! quoi! mon ami, c'est dans une heure!

BELACCUEIL, à *Edmond*, mystérieusement.

Plaignez-vous donc, capitaine? c'est ce malheureux Folleville qu'il faut plaindre! On dit que le général est inflexible, et il s'agit pour lui d'un bien autre voyage que le vôtre! (*Il va à la porte voir si les soldats montent.*)

EDMOND, *a part*.

Le malheureux! ce n'est plus à moi qu'il faut songer. Comment le sauver?

FOLLEVILLE *bas*, courant à *Edmond*.

Mon ami, écoute l'idée la plus heureuse.

EDMOND, *bas*.

Quoi donc?

FOLLEVILLE, *de même*.

Tu restes à ma place; je pars à la tienne.

EDMOND.

Ah! pars, mon ami, pars; mais comment?

FOLLEVILLE.

Ne t'inquiète pas. Les voici, achevons de les enivrer, et seconde-moi. Je te fais un défi; bataille, et nous verrons.

EDMOND.

Je comprends.

SCÈNE V.

EDMOND, BELACCUEIL, FOLLEVILLE, SOLDATS
dans le fond.

BELACCUEIL.

CAPITAINE, permettez que je vienne à la tête de ma troupe vous présenter mes vœux pour votre voyage.

(*Il lui présente un verre.*)EDMOND, *le prenant*.

Volontiers, mes amis, je veux au moins partir gaiement...

BELACCUEIL.

C'est ça! — Comme vous êtes entré, capitaine.

FOLLEVILLE.

Allons, camarades, aux armes!

BELACCUEIL.

Elles sont en ce moment sur la table. (*Tous prennent des verres, la Tulipe est entré avec son sabre sous le bras et le pose sur une chaise dans le fond pour prendre une bouteille, et un verre qu'il présente à Folleville.*)

FOLLEVILLE, *bas à Edmond.*

Ils me paraissent avoir un joli commencement.

EDMOND.

Achevons-les. (*Il verse à Belaccueil; la Tulipe verse à Folleville; les soldats se servent dans le fond autour de la table.*)

BELACCUEIL, *aux soldats.*

Présentez les armes! (*bas.*) Et faites semblant, songez que vous en avez déjà pris. (*Les soldats ne boivent pas, et gardent leurs verres à la main.*)

EDMOND.

Eh bien! mes amis, vous ne buvez pas? nous ne buvons pas sans vous.

FOLLEVILLE.

Non, certainement.

BELACCUEIL, *bas aux soldats.*

Par humanité, je vous en passe un verre, et restez-en là.

(*Tous boivent.*)FOLLEVILLE, *après qu'ils ont bu.*

Allons, morbleu! des militaires français ne prennent jamais le verre à la main sans boire à leurs belles!

EDMOND.

Certainement, à nos belles! (*Il verse à Belaccueil.*)

BELACCUEIL, *aux soldats.*

On ne peut pas refuser. A toi, ma charmante Rosette!

EDMOND.

Comment, mon ami, tu as une belle qui s'appelle Rosette?

BELACCUEIL.

Capitaine, c'est une jeune maîtresse que j'adorais, il y a quarante ans, et dans les occasions importantes, j'aime toujours à me la rappeler telle qu'elle était alors. (*aux soldats.*) A sa belle, tous! et qu'on ne fasse pas semblant cette fois.

(*Ils boivent tous.*)EDMOND, *changeant de bouteille.*

Amis! l'amour ne va pas sans la gloire. A nos exploits, maintenant!

FOLLEVILLE.

À nos exploits!

LA PRISON

BELACCUEIL, *aux soldats.*

La gloire, mes amis! debout. — Capitaine, à la bataille dont vous avez commencé le tableau!

EDMOND.

A la bataille dont j'ai fait le tableau!

LA TULIPE, *à Belaccueil.*

Les ennemis saluent le vainqueur.

FOLLEVILLE, *à Belaccueil.*

Au vainqueur!

BELACCUEIL, *à Folleville.*

Quoi! mon officier, vous savez ce dont il s'agit?

FOLLEVILLE.

Mon ami, qui n'en est pas instruit? le monde entier sait ton action.

BELACCUEIL, *buvant.*

Ma foi, je ne regrette pas ma jambe!

FOLLEVILLE.

Eh! qu'importe une jambe de plus ou de moins, quand on a pour aller à l'immortalité les ailes de la Renommée? Bois.

(*Il lui verse à boire.*)BELACCUEIL, *buvant.*

Ma gloire s'élève jusqu'aux nues. (*En buvant il se renverse.*)

EDMOND, *le retenant.*

Prends garde de tomber par terre.

BELACCUEIL, *aux soldats.*

Ah ça! n'en prenez pas trop, vous autres; vous n'êtes pas encore immortels!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *bas à Edmond.*

On vient vous chercher.

FOLLEVILLE, *bas à Edmond.*

Toute la brigade est bien; à nous maintenant. Fais comme moi.

BELACCUEIL, *à Folleville.*

Capitaine Edmond, pour finir.

FOLLEVILLE, *à Georges qui sort.*

(*bas.*) Bon! il me prend pour Edmond. (*haut.*) Mes amis, je serais curieux de savoir quel est celui de nous qui possède la plus jolie maîtresse?

LA TULIPE, *chancelant.*

C'est moi, c'est moi! Celle qu'on aime est toujours la plus belle.

BELACCUEIL, *chancelant aussi.*

Un instant, mes amis. Nos maîtresses doivent baisser pavillon devant celles de nos officiers.

FOLLEVILLE.

Je soutiens que la mienne est la plus jolie.

EDMOND.

Je t'arrête là. Je soutiens que la beauté de la mienne l'emporte sur toutes les autres.

BELACCUEIL, *s'avançant entre les deux officiers.*

Eh bien! ce sont les deux plus jolies, et buvons à toutes deux.

FOLLEVILLE.

Ce n'est pas le verre, c'est l'épée à la main que je soutiens sa beauté.

EDMOND, *très-vivement.*

Moi de même, et sur-le-champ.

FOLLEVILLE.

Tout de suite, à bas les habits!

EDMOND.

A bas les habits! (*Ils ôtent leurs habits, qu'ils jettent à côté deux.*) Allons, monsieur.

BELACCUEIL, *s'avançant entre eux.*

Doucement, messieurs, doucement! Vous n'êtes pas dans une circonstance à vous battre; vous n'avez pas d'armes.

EDMOND, *prenant celle d'un soldat qui est assis à la table du fond, le dos tourné.*

Je m'empare de celle-ci.

FOLLEVILLE, *prenant celle que la Tulipe a posée dans le fond en entrant.*

Moi, je prends celle-là.

BELACCUEIL, *voulant les séparer.*

Deux amis! messieurs, deux amis!

FOLLEVILLE.

Plus d'amis, quand il s'agit de maîtresse et d'amour. En garde, morbleu!

EDMOND.

En garde!...

BELACCUEIL, *se jetant au milieu avec sa béquille, pour les séparer.*

Messieurs, messieurs, ça rendra-t-il vos dames plus jolies, quand vous vous serez fait défigurer pour elles? (*Ils tournent*

autour de Belaccueil, en faisant semblant de chercher à se toucher, et se trouvent ainsi l'un à la place de l'autre. (O ciel! voici l'officier, reprenez vite vos habits, je vous en prie!

(Edmond et Folleville jettent leurs armes, prennent chacun l'habit qui est à côté d'eux, et se trouvent habillés lorsque l'officier entre. Edmond a l'uniforme de Folleville, Folleville celui d'Edmond; ils tournent le dos à Belaccueil : l'officier entre.)

SCÈNE VII.

FOLLEVILLE, BELACCUEIL, EDMOND, UN OFFICIER,
UN CAPORAL, SOLDATS.

L'OFFICIER.

QUEL est le bruit que j'entends?

BELACCUEIL.

Ce n'est rien, mon officier, ce sont les deux prisonniers qui voulaient se battre pour des dames qui ne sont pas là.

L'OFFICIER.

Messieurs, ce n'est point ici que l'on vide de semblables querelles.

BELACCUEIL.

C'est ce que j'ai dit, mon officier; on ne vide ici que des bouteilles.

L'OFFICIER.

Et vous, concierge, vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes.

BELACCUEIL.

Faites-vous-en couper une, mon officier, et vous verrez s'il est si facile de se tenir sur l'autre.

L'OFFICIER.

Que vos gens rentrent au corps-de-garde; ils seront traités comme ils le méritent. *(Les soldats sortent.)*

L'OFFICIER, à Belaccueil.

En attendant, je vais les faire remplacer par le piquet que j'avais amené.

L'OFFICIER.

Quant à vous, sergent, donnez votre consigne et vos clefs au caporal, et retirez-vous.

BELACCUEIL, au caporal.

Est-ce qu'il ne la devine pas la consigne? — Approche ici,

camarade ; faire entrer tout le monde , et ne laisser sortir personne : voilà ce que c'est que la consigne d'une prison !

LE CAPORAL.

Que ferai-je de ces deux officiers ?

BELACCUEIL.

Et ric ! rac ! on viendra prendre l'officier de carabinier pour l'embarquer ; la cavalerie sur mer ! trompette marine ! et cheval marin !... celui-là , tiens... (*Trompé par l'uniforme, il désigne Folleville au lieu d'Edmond.*)

FOLLEVILLE, à part.

A merveille !

LE CAPORAL.

Et l'autre officier ?

BELACCUEIL.

Tu le garderas librement jusqu'à nouvel ordre , ainsi qu'une femme prisonnière de guerre qui est là.

L'OFFICIER, à Belaccueil.

Il suffit. — Sors à présent, toi !

BELACCUEIL.

Un instant , que j'emmène ma fille.

L'OFFICIER.

On vous la renverra.

BELACCUEIL, croyant que ses gens y sont encore.

Allons , enfans , une belle retraite , c'est la première de ma vie. Bataillon carré ; par le flanc gauche !... Où sont-ils donc ?... Eh bien ! il n'y sont plus ; c'est égal... par file à gauche... à droite... non , je me trompe... en avant , marche ! c'est ça... — Caporal , enseignez-moi la porte.

LE CAPORAL.

Par-là.

BELACCUEIL.

Je vous remercie , camarade ; en avant !... (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

EDMOND, FOLLEVILLE, LE CAPORAL, L'OFFICIER,
GEORGES, SOPHIE, SOLDATS.

L'OFFICIER, au caporal.

FAITES sortir maintenant la fille du concierge. (*Il sort.*)

LE CAPORAL, *ouvrant la chambre où Fanchette est enfermée avec Sophie.*

Allons, la fille du concierge, sortez. (*Sophie sort.*)

GEORGES, *en entrant, à part.*

Dieux! Sophie sous les habits de Fanchette! (*haut.*) Venez, mademoiselle, venez. Allez rejoindre votre père!

SOPHIE, *en sortant elle passe devant Edmond.*

Adieu, mon officier, adieu.

EDMOND, *à part.*

C'est Sophie!

LE CAPORAL, *à Sophie.*

Pas tant de compliment, et sortez.

EDMOND, *à part.*

La voilà partie!

SCÈNE IX.

EDMOND, FOLLEVILLE, LE CAPORAL, GEORGES.

GEORGES.

CAPORAL, l'officier de marine, qui doit emmener le capitaine de carabiniers, vient d'arriver, il est en-bas.

LE CAPORAL, *à Folleville.*

J'espère, monsieur, que vous ne résisterez point.

FOLLEVILLE.

Non, certainement, monsieur, je ne résiste point. (*allant à Edmond.*) Adieu, mon ami, mon cher ami. Reste, et sois heureux!

(*Ils s'embrassent, et il sort avec le caporal.*)

SCÈNE X.

EDMOND, GEORGES.

EDMOND, *à part.*

LE voilà sauvé... quel bonheur! et je reste. Oh! Sophie, je ne serai donc pas encore séparé de toi!

MILITAIRE.

119

GEORGES, *vivement.*

Capitaine, félicitez-vous, le gouverneur, dit-on, n'a pu rien obtenir, et l'on ne devait pas tarder à venir chercher son fils.

EDMOND.

Il est déjà loin ; tâchons de prolonger l'erreur le plus longtemps possible. Mon oncle vient, rentrons. Oh ! mon ami, mon ami, je suis le plus heureux des hommes !

(Il rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

DERFORT, GEORGES.

DERFORT.

QUOI ! l'on a déjà fait partir mon neveu, et l'on a retenu Sophie. *(à Georges.)* Que l'on fasse sortir à l'instant la femme que l'on tient enfermée.

GEORGES, *allant ouvrir la porte de la chambre où est Fanchette.*

Allons!...

DERFORT *seul.*

Mais, que je suis heureux de la trouver encore ici ! Le général est inflexible : il me cite mille grands exemples, il me plaint ! Réclamons près de lui l'appui de Sophie ; elle est parente du général, elle en est chérie. Mais, aveuglé par une passion que je déteste, j'ai fait partir Edmond... Voudra-t-elle ? Ah ! les femmes savent oublier le mal qu'on leur a fait, quand il s'agit de faire le bien !

GEORGES, *bas, sortant avec Fanchette, qui est sous les habits de Sophie.*

Ma foi, tu feras comme tu pourras. *(Il sort.)*

SCÈNE XXII.

DERFORT, FANCHETTE.

DERFORT, *sans lever les yeux, à Fanchette, qui s'avance très-gauchement, en se détournant.*

MADAME, ce n'est point par mon ordre que l'on vous a re-

tenue dans ces lieux.... Je me jette à vos pieds, ce n'est plus en amant.... Exigez, demandez....

FANCHETTE, *se retournant vers lui vivement.*

Oh! mon dieu! monsieur le gouverneur, pourvu que vous fassiez Georges sergent, moi, je n'en demande pas davantage.

DERFORT, *reconnaissant Fanchette.*

Ciel!.... où donc est Sophie?

FANCHETTE.

Elle est partie avec mes habits, monsieur le gouverneur: grâce, je vous en prie; elle m'a tant suppliée!

DERFORT.

Laisse-moi.

FANCHETTE, *revenant à lui.*

Sera-t-il sergent, monsieur le gouverneur.

DERFORT.

Laisse-moi, mon enfant, laisse-moi!

FANCHETTE, *en s'en allant.*

Oh! mon dieu! mon dieu! je crois qu'il ne sera jamais sergent. (*Elle sort en retroussant sa robe gauchement.*)

SCÈNE XIII.

EDMOND, DERFORT.

EDMOND, *à part, de la porte de sa chambre d'où il a entendu les derniers mots que dit le gouverneur.*

Je n'y tiens pas! — (*haut, courant à lui.*) Consolez-vous, mon oncle, il est sauvé.

DERFORT.

Qu'entends-je? Edmond encore ici! — Que dites-vous?

EDMOND.

Oui, mon oncle, je l'ai sauvé; je l'ai fait partir à ma place, je reste à la sienne.

DERFORT, *l'embrassant vivement.*

Quoi! tu as risqué...

EDMOND.

Je ne risque rien: quand on me reconnaîtra, il ne sera plus temps de le rattraper.

DERFORT.

Ah! mon ami, que ne te dois-je pas?

SCÈNE XIV.

EDMOND, DERFORT, BELACCUEIL.

BELACCUEIL, *un peu dégrisé.*

GOUVERNEUR, on m'a oté mon poste, parce qu'on a prétendu que j'étais ivre. Eh bien ! je suis bien aise de vous dire que j'y vois mieux que ceux qui m'ont remplacé, et je vous demande ma réintégration en faveur du service signalé que je viens de vous rendre.

DERFORT.

Quoi donc ?

BELACCUEIL, *élevant la voix.*

Ils emmenaient votre fils, au lieu de votre neveu ! J'ai reconnu l'habit, j'ai voulu dire un dernier adieu au capitaine, l'embrasser ; eh bien ! c'était votre fils ; il était, ma foi, tems, et je vous le fais ramener. — Le voilà.

DERFORT.

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

SCÈNE XV.

EDMOND, BELACCUEIL, FOLLEVILLE, DERFORT.

FOLLEVILLE, *du fond, à Edmond.*

MA foi, je crois que le diable s'en mêle ! j'étais presque parti, quand ce maudit ivrogne est venu tout découvrir.

BELACCUEIL.

Ivrogne, moi ? Peut-on traiter ainsi un homme avec lequel on a bu !

SCÈNE XVI.

EDMOND, FOLLEVILLE, DERFORT, L'OFFICIER,
BELACCUEIL.

L'OFFICIER.

GOUVERNEUR, je viens, au désespoir, vous demander le prisonnier Folleville.

LA PRISON

FOLLEVILLE.

Pourquoi donc ? Que me veut-on ? Parlez, mon père.

DERFORT.

Je n'aurai jamais le courage de te l'apprendre !

EDMOND.

Ah ! mon ami, j'espérais t'avoir sauvé.

FOLLEVILLE.

Je vous devine, mon père !.... Je n'aurais pas cru qu'une faute involontaire put mériter un tel excès de rigueur. Je vais prouver que ce n'est point par lâcheté du moins que j'ai différé de me rendre où l'honneur m'appelait.

DERFORT, *au désespoir.*

C'est moi qui dois marcher à sa place, c'est moi!...

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

EDMOND, FOLLEVILLE, DERFORT, SOPHIE, *dans une toilette élégante*, L'OFFICIER, BELACCUEIL, FANCHETTE, GEORGES, SOLDATS *dans le fond.*

FANCHETTE, *accourant avec joie, toujours sous les habits de Sophie.*

MONSIEUR le gouverneur, voilà cette dame !

DERFORT.

Ah ! madame, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Le sort de mon fils est entre vos mains.

SOPHIE, *lui remettant un papier.*

Oui, monsieur!.... voilà sa grâce.

DERFORT.

Ah ! dieux !

SOPHIE.

Je me suis présentée chez le général ; je l'ai trouvé d'abord inflexible. Je lui ai dit comment votre fils avait été poussé à cette faute par un procédé.... qu'une passion vive peut seule faire excuser : il a cédé à mes prières, à mes larmes.

DERFORT.

Ah ! madame, comment vous exprimer !....

FOLLEVILLE.

Mon père, chacun des deux m'a sauvé tour-à-tour une fois.

DERFORT.

Femme généreuse ! Edmond, tombe à ses pieds ! Ah ! mon ami ! si tu savais....

SOPHIE, *bas, arrêtant Derfort.*

Monsieur, il ne le saura jamais.

BELACCUEIL, *après avoir tourné autour de Fanchette, la reconnaissant.*

Eh quoi ! c'est toi !

SOPHIE, *à Folleville.*

Il faut que tout le monde soit heureux. Le général donne à Folleville la mission dont vous chargiez Edmond.

FOLLEVILLE.

Quoi ! pour retourner en France ?

SOPHIE.

Je me suis souvenue que vous aimiez !

FOLLEVILLE.

La belle surprise que je vais faire à mon vieux colonel !

EDMOND.

Georges, tu seras sergent, ou fourrier dans ma compagnie.

GEORGES.

C'est charmant ! voilà une journée de prison qui me vaut une année de campagne.

BELACCUEIL, *à Georges, avec importance, et lui ôtant son chapeau.*

Sergent !.... ma fille est à vous. Aussi bien elle a ses habits de noces.

GEORGES, *à Fanchette.*

Nous causerons maintenant tant que tu voudras.

FANCHETTE.

Oh ! toute la journée ; toujours !

BELACCUEIL.

Gouverneur, que ferons-nous d'un coquin de valet de chambre que je tiens enfermé-là, avec son complice ?

DERFORT.

Que tout le monde soit libre ; ce n'est plus que par les bienfaits, la reconnaissance et l'amour, que je veux désormais enchaîner mes trois prisonniers.

FIN.

63645527

t de

en-
en,



